Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history

Herausgeber: Schweizerisches Nationalmuseum

Band: 27 (1970)

Heft: 1

Artikel: Passages muraux et coursières dans les églises gothiques du Nord-Est de la France médiévale, de la Lorraine et des pays du Rhône moyen

Autor: Héliot, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-165481

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Passages muraux et coursières dans les églises gothiques du Nord-Est de la France médiévale, de la Lorraine et des pays du Rhône moyen

par Pierre Héliot

M. Jean Bony a très judicieusement mis en lumière l'importance des passages muraux dans l'histoire de l'architecture religieuse en Normandie, en Angleterre et dans le Nord-Est de la France capétienne au cours des siècles XI à XIII[1]. Révélateurs d'une conception particulière de la bâtisse et même d'une esthétique monumentale fort originale en son temps, ces organes ont beaucoup contribué à ruiner la traditionnelle primauté du mur, à la fois enveloppe et support continu, à le désagréger, à précipiter l'évolution d'une structure qui finit par devenir squelettique durant la période rayonnante[2]. Hérités de l'Antiquité, les couloirs enchâssés au cœur de murs assez épais pour les soutenir trouvèrent audience chez nombre de maîtres d'œuvre romans, dans le Midi[3] comme dans le Nord. Mais les Anglo-Normands seuls en firent systématiquement usage et s'appliquèrent à en tirer des effets qui, en leurs mains et en celles de leurs tardifs concurrents de Haute-Picardie et du Rémois, devinrent spectaculaires.

Comment se présentaient au milieu du XIIe siècle les passages muraux sur leur territoire d'élection? C'était à l'ordinaire une étroite galerie, ménagée à l'intérieur des murs du chœur, de la nef et du transept, passant devant les fenêtres hautes qui l'éclairaient directement et traversant en tunnel les massifs de maçonnerie auxquels s'adossaient les piles. Elle s'ouvrait sur le vaisseau, soit à travers un rideau d'arcades, soit plus simplement sous une arche en plein-cintre. La première solution, appliquée à Saint-Etienne de Caen dès le règne de Guillaume le Conquérant, prévalut aux cathédrales d'Ely, Norwich et Peterborough. La seconde, apparemment réalisée outre Manche, allait prendre sa pleine extension vers 1175–1180 dans les chœurs de la Trinité à Fécamp et de la cathédrale à Canterbury, où l'arche, largement tracée puisque bandée d'une pile à l'autre, embrasse dans son entier la profondeur de la travée. Le triforium-couloir était déjà entré en scène; on le réservait habituellement à l'abside et aux croisillons, avec mission d'assurer la liaison entre les deux branches parallèles de tribunes véritables ou simulées qui côtoyaient le vaisseau. Enfin s'était déjà fait jour la galerie basse qui, faisant figure de déambulatoire en réduction, contournait l'hémicycle du sanctuaire à la Trinité de Caen. Çà et là les couloirs se superposaient par suite de l'insertion d'un triforium au-dessus de la galerie basse – à la Trinité de Caen – ou sous la coursière haute, comme à la nef de l'abbatiale de Gloucester, aux absides de Cerisy-la-Forêt et de Peterborough, aux transepts de Norwich et de Malmesbury, à la façade des croisillons de Peterborough. A la fin du siècle on étendit résolument la dernière de ces formules, sous l'abri cette fois d'arcatures légères, aux nefs de l'abbatiale écossaise de Kelso, de Saint-Jean à Chester et de la collégiale à Ripon; les deux premières accompagnées de bas-côtés, la troisième initialement dépourvue de collatéraux. Ainsi le mur, évidé pour loger des passages, se dédoublait en une cloison, ajourée ou non de fenêtres, et en une série d'arcades béantes, à travers lesquelles le spectateur distinguait la paroi de fond, maçonnée ou partiellement vitrée. La lumière jouait à travers les colonnettes des portiques qui remplaçaient la cloison intérieure, et les hommes du Nord n'étaient pas insensibles à de tels raffinements.

En quête de nouveautés susceptibles d'enrichir leur répertoire, de perfectionner leur technique et de rénover à longue échéance leur manière, les architectes romans de la France septentrionale ne répugnaient pas à se mettre à l'école de leurs voisins anglo-normands. Ceux d'entre eux qui nous donnèrent Notre-Dame de Soissons et la cathédrale de Tournai se signalèrent dans cette compétition pacifique. Commencée probablement vers 1130 et selon toute vraisemblance par le chevet, consacrée avant 1163, l'église soissonnaise avait une abside apparemment quasi calquée sur celle de la Trinité de Caen[4]. A Tournai le maître de la nef, qui accomplit sa tâche – je pense – vers 1125–1145, fit cheminer devant les fenêtres hautes une coursière sans doute directement dérivée de celles d'outre-Manche, au prix cependant d'un transfert du dedans au dehors de la bâtisse[5]. Celui de ses successeurs qui érigea les hémicycles du transept vers 1150, y échafauda quatre étages de galeries: un pseudo-déambulatoire à l'instar de Caen, des tribunes, un triforium-couloir, enfin une coursière extérieure inspirée de celles de la nef, toutefois plus serrée dans sa composition par suite de l'étroitesse des travées[6]. Dans les deux cas le passage supérieur ne fut à l'air libre qu'en traversant les embrasures cintrées des fenêtres, tandis que dans les intervalles il se glissa entre le mur d'enveloppe et un rideau de contreforts et de colonnettes presque jointifs.

Puisant aux sources anglaises et tournaisiennes, les maîtres d'œuvre de Haute-Picardie et de Reims n'allaient pas tarder à rééditer les diverses variantes du mur dédoublé, non sans se retenir de les interpréter avec beaucoup de liberté ni de spéculer à l'envi sur les modèles qu'on leur offrait. Le présent mémoire a pour objet de dénombrer et classer les applications des thèmes choisis pour points de départ, les différentes versions qu'on en donna et de me-

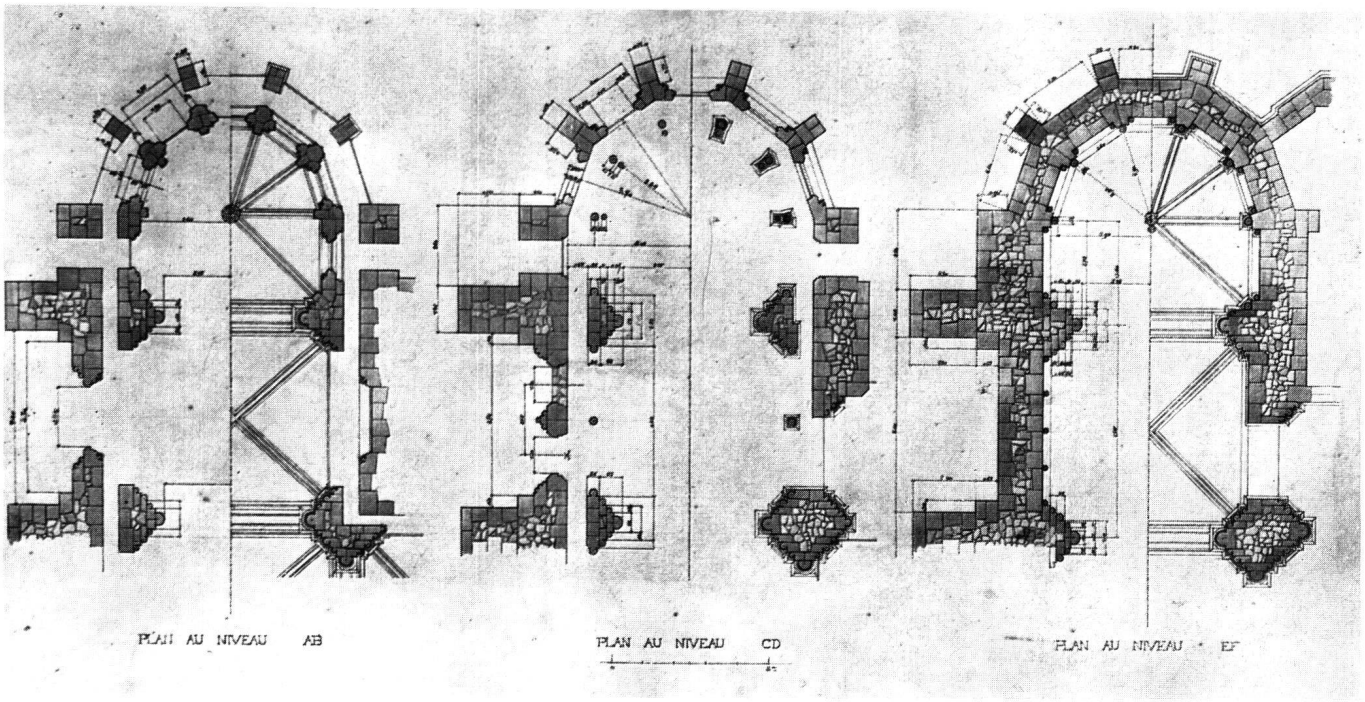

Fig. 1 Laon. Cathédrale, plan des trois étages de l'absidiole nord, par P. Paquet

surer leur diffusion dans les contrées qui se montrèrent les plus réceptives: la Haute-Picardie, la Flandre, la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine et les pays du Rhône moyen.

L'acclimatation se fit au cours de la triple décade 1160–1190. Cinq monuments sont à signaler d'abord: les cathédrales de Laon, Canterbury et Noyon, les abbatiales de Saint-Remi à Reims et de Saint-Germer-de-Fly en Beauvaisis. La dernière fut élevée par des architectes, qui n'hésitèrent pas à enrichir un canevas en usage dans plusieurs basiliques romanes d'Ile-de-France par l'insertion de quelques organes proprement anglo-normands. Sa chronologie ne peut être fixée que par comparaison: je crois que le chantier s'ouvrit vers 1150, que vers 1180 le chevet, le transept et les travées orientales de la nef étaient debout, enfin que le reste de la nef s'acheva pour 1206. Un triforium contournant le croisillon sud[7] relie les tribunes du chœur à celles de la nef. Une coursière intérieure, très inhospitalière en raison de son étroitesse, souligne l'appui des fenêtres hautes dans l'abside: c'est une tablette en encorbellement, légèrement élargie à la faveur d'un retrait du mur d'enveloppe, assise sur des consoles, affectant les allures d'une corniche et probablement issue des architraves antiques par le truchement d'intermédiaires inconnus[8]. Je n'insisterais pas si, se poursuivant dans le transept et la nef, elle n'y avait reçu une largeur suffisante pour constituer cette fois un passage véritable, grâce à un recul du mur bien plus prononcé que dans le sanctuaire. Etablie alternativement en tunnel et à découvert, cette galerie passe devant les fenêtres sous de profondes arches qui épousent la courbe des formerets des grandes voûtes, et se fraie un chemin au cœur des massifs de maçonnerie qui reçoivent les retombées de celles-ci[9]. La tablette mise à part, la formule est donc celle qui, se faisant jour dans la seconde moitié du siècle, tirait l'un de ses principaux éléments caractéristiques de l'embrasure des fenêtres, désormais amplifiée aux dimensions mêmes de la travée. La filiation est assurément anglo-normande comme celle du triforium, mais je ne saurais dire qui eut le premier l'idée d'alléger les superstructures en rétrécissant les massifs. A cet égard le maître de Saint-Germer précéda peut-être de quelques années ses émules de la Trinité de Fécamp et de la primatiale à Canterbury. Quant au transept, où la coursière se superpose à un triforium à claire-voie, il semble avoir trouvé une réplique contemporaine dans les croisillons de Saint-Donatien à Bruges[10].

Un peu plus jeune et pourtant bien plus évoluée dans sa conception, Notre-Dame de Laon allait bientôt orienter les architectes vers des spéculations plus originales et plus hardies. Le maître qui en construisit le chevet – la clôture orientale des croisillons comprise – vers 1160–1175, respecta l'élévation à quatre étages de son devancier de Noyon, sauf à remplacer le triforium embryonnaire, puisque réduit à une arcature aveugle, par un triforium-couloir enveloppant dans son circuit le chœur entier, comme ceux de ses émules qui élevaient en même temps les chœurs de la cathédrale d'Arras et de la priorale de

Juziers dans le Vexin français[11]. Mais c'est dans le transept que lui-même ou son premier successeur donna libre cours à son génie inventif ou du moins qu'il révéla pleinement son appétit de nouveautés. La composition interne des croisillons fut calquée sur celle du chœur, toutefois les similitudes s'y limitent aux flancs. Les tribunes font bien retour au revers des façades nord et sud, mais sous l'aspect de plates-formes complètement à découvert et sans autre couverture que les voûtes hautes: disposition qu'on semble avoir répétée à Notre-Dame d'Arras et dont je ne saurais dire si elle fut empruntée à des églises romanes du Nord de la France ou d'outre-Manche[12]. Après une brève interruption dans les travaux on entreprit d'achever le transept et les deux absidioles adossées à ses extrémités (fig. 1 et 2). L'opération s'accomplit en deux étapes: vers 1180–1185 pour le bras méridional, dix ou vingt ans après pour le bras opposé. C'est là que la basilique nous offre ses singularités les plus étonnantes et les plus inattendues. C'est là qu'elle nous révèle le mieux l'ingéniosité, le goût latent de ses constructeurs pour le mur diaphane et pour les jeux de lumière qu'il engendrait lorsque la paroi du fond était ajourée, ce qui était le cas à Laon.

Les chapelles hautes des absidioles, établies de plain-pied avec les tribunes, sont éclairées par deux rangées de fenêtres. Une étroite galerie, dont les arcades reposent sur de minces colonnettes, contourne chacune d'entre elles en avant des murs d'enveloppe et se poursuit au revers de la façade du bras de transept correspondant. Il y a là un spécimen bien caractérisé de mur épais et dédoublé, assimilable à ceux du royaume anglo-normand dont il dérivait à coup sûr. Comme il est en majeure partie monté sur la large plate-forme transversale des tribunes, il évoque certains passages similaires établis au rez-de-chaussée: les pseudo-déambulatoires des absides à la Trinité de Caen, voire à Notre-Dame de Soissons[13] et surtout les étroites galeries dont les arcades, également légères, soutiennent les passerelles en pierre qui, à la cathédrale d'Ely, raccordent au revers des façades les deux branches parallèles des tribunes du transept[14]. D'ailleurs le mur dédoublé de Laon s'associe à une passerelle adossée à la façade, car il porte une sorte de chemin de ronde qui faisait jadis le tour complet de l'édifice sous des aspects différents: ceux du triforium dans le chœur, aux flancs du transept et de la nef; ceux d'une coursière intérieure le long des frontispices de la nef et des croisillons[15]. Toutefois la liaison entre la coursière et le triforium du transept se faisait par le dehors, car le trait d'union contournait à ciel ouvert le chevet polygonal des chapelles, en passant derrière les fenêtres hautes et en traversant la tête des contreforts. C'est que le mur d'enveloppe des absidioles, aminci à son sommet, fut à ce niveau planté en retrait et à l'aplomb de l'arcature du dessous. Je me demande s'il ne s'agissait pas d'une version simplifiée de la coursière haute des hémicycles tournaisiens, mais c'est là pure conjecture. L'hypothèse d'une filiation par Saint-Remi de Reims, qui jouissait peut-être du privilège de la priorité, n'est pas moins plausible.

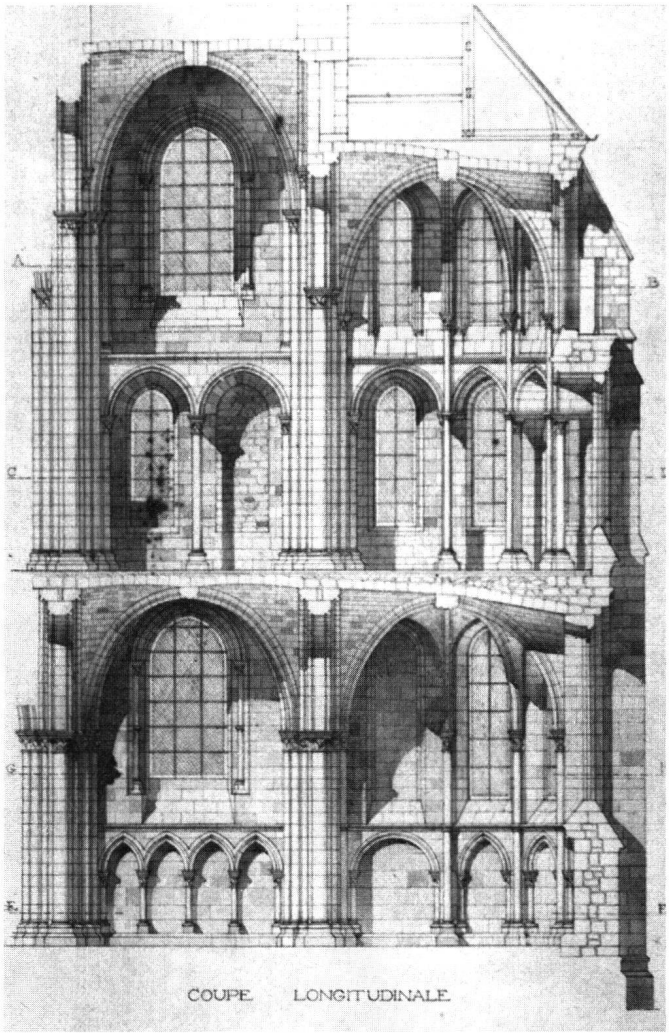

Fig. 2 Laon. Cathédrale, coupe de l'absidiole nord, par P. Paquet

Construit vers 1170–1185, le chevet de Saint-Remi a beaucoup de titres aussi à notre sollicitude, et pas seulement parce qu'il nous offre une variante de la coursière externe des absidioles laonnaises. Egalement adossé à un mur rétréci et monté cette fois sur le plafond du triforium, ce passage fort étroit n'autorise qu'une circulation difficile et périlleuse, d'autant qu'on l'a quasi barré par intervalles réguliers, en plantant après coup les contreforts-colonnes qui soutiennent la tête des arcs-boutants[16]. Probablement érigée vers 1175 et consacrée à la Vierge, la chapelle d'axe du déambulatoire éveilla le zèle novateur d'un artiste ingénieux, car ce dernier y appliqua le principe anglo-normand de la coursière intérieure, sauf à l'adapter à une bâtisse ne comprenant qu'un rez-de-chaussée. Ici le mur est épais, mais n'est à tout prendre qu'un bahut, un haut soubassement, habillé d'arcades aveugles et portant un passage qui chemine devant l'appui de l'unique rangée de

fenêtres, en traversant les minces murs de refend qui relient les piles à l'enveloppe extérieure et aux contreforts. Dans chaque travée comme dans chaque pan du chevet le passage est coiffé d'une arche profonde, épousant la courbe brisée du formeret à l'instar de Saint-Germer et de Fécamp. Il s'agit manifestement d'une version simplifiée d'une famille d'absides romanes issue de Saint-Nicolas, sinon de Saint-Etienne à Caen et caractérisée par une sorte de triforium qui contourne l'hémicycle au niveau des fenêtres hautes. On sait que le thème fut reproduit à Lessay, à Saint-Georges de Boscherville et sans doute outre-Manche[17]. Il eût suffi de contracter la composition et de la transposer à petite échelle pour obtenir la solution rémoise. Je n'épiloguerai pas sur d'autres couloirs muraux de Saint-Remi, ménagés dans les maçonneries de la façade occidentale et raccordant respectivement les branches des tribunes et du triforium de la nef, car ces organes de liaison, employés dans un assez grand nombre d'églises romanes et gothiques très dispersées, n'étaient nullement l'apanage exclusif des pays du Nord; il s'en fallait même de beaucoup[18].

Au XIIe siècle les croisillons offraient mieux que le vaisseau principal matière à variations, sans doute parce que les architectes, n'étant pas assujettis à respecter à leur égard le canevas en quelque sorte traditionnel admis pour le chœur, y jouissaient d'une certaine liberté de composition. Les cathédrales de Canterbury et de Noyon nous en administrent des preuves assez convaincantes. Si j'étudie la première au cours de ce mémoire, c'est parce que son chevet fut renouvelé sous le magistère de deux hommes assurément familiers avec les procédés et le style des chantiers contemporains de Haute-Picardie, où ils avaient sans doute travaillé. Le chœur de la primatiale d'Angleterre et ses annexes sont de ce fait inséparables des basiliques majeures qu'on élevait en leur temps entre Arras, Reims et Noyon. Œuvre pour le principal du Français Guillaume de Sens, qui dirigea les travaux de 1175 à 1178, le chœur est coupé par un transept oriental où l'auteur combina fort habilement des données britanniques et picardes. Au-dessus d'un épais soubassement et d'une arcature aveugle se superposent deux galeries murales, contournant les croisillons et regardant vers l'intérieur du vaisseau, l'une et l'autre à claire-voie: un triforium reliant les tribunes du chœur proprement dit à celles du sanctuaire et la coursière rituelle, accompagnant les fenêtres hautes[19]. Egalement nourri d'art picard, le successeur quasi homonyme de Guillaume, William the Englishman, poursuivit de 1178 à 1185 l'œuvre de l'initiateur. Il ne se retint pas d'apporter d'intéressantes modifications au programme primitif. C'est ainsi qu'il environna le déambulatoire de l'arrière-chœur et la chapelle d'axe d'un passage établi presqu'au niveau du dallage, inséré entre une cloison qu'on perça de fenêtres – principal résidu du mur dédoublé – et les piles dissociées de l'enveloppe. Cette solution, fort apparentée à celle de la chapelle Notre-Dame à Saint-Remi et à celle des absidioles à Laon, procédait peut-être de l'une ou de l'autre, ou bien constituait une expérience indépendante, quoique parallèle et conçue dans le même esprit[20].

Guillaume de Sens trouva un émule dans le maître – l'un des plus audacieux de sa génération – qui construisit les étages supérieurs des croisillons à la cathédrale de Noyon vers 1175–1180. Ici les murs s'arrondissent par exception à la façon d'une abside. Ce grand artiste malheureusement anonyme établit au-dessus d'un soubassement plein et du triforium bas qui reliait les tribunes du chœur à celles de la nef, deux coursières superposées, passant chacune entre une cloison ajourée de fenêtres géminées et des arcades également couplées dans chaque travée: l'une et l'autre orientées en sens contraire, car celle du bas s'ouvrait sur l'intérieur du vaisseau et celle du sommet vers le dehors, comme à Tournai. Il faut bien avouer que la composition surclasse de loin l'ordonnance de Canterbury par la hardiesse et l'originalité de la conception, la légèreté de l'ossature, l'élégance des lignes et la richesse des effets de lumière[21]; mais il convient de noter qu'en même temps William the Englishman jumelait lui aussi les baies du sanctuaire dans la primatiale britannique, en faisant passer la coursière haute, dans chaque travée, entre deux arcades percées en regard de deux fenêtres. S'il est vrai que l'auteur s'inspira des hémicycles tournaisiens, où se superposent un triforium et un passage supérieur regardant en des directions opposées, il a si librement interprété son modèle qu'il a brouillé les pistes et qu'il a réussi à faire œuvre de créateur. Quoi qu'il en soit, satisfait à juste titre de sa formule, il l'appliqua dans la nef voisine, mais avec le souci d'harmoniser cette dernière avec le chœur. C'est pourquoi il ne conserva des deux galeries que celle du haut, toujours béante vers l'extérieur, et l'assit sans intermédiaire sur le triforium-couloir. L'ouvrage, entrepris aux alentours de 1180, s'acheva quelque vingt-cinq ans plus tard[22]. On lui donna une réplique exactement contemporaine, puisque bâtie vers 1180–1200, avec les croisillons de la cathédrale de Cambrai où cependant, les fenêtres étant triplées dans chaque travée, les arcades furent logiquement groupées trois par trois[23].

Ainsi l'impulsion qui entraînait quelques-uns des meilleurs architectes de Haute-Picardie et de Reims à spéculer sur le mur dédoublé, concurremment avec leurs émules d'Angleterre et de Normandie, ne s'éteignait pas encore à la fin du XIIe siècle. Le maître du croisillon sud de la cathédrale à Soissons nous en administra une preuve supplémentaire lorsque, vers 1180–1190, il recueillit dans la chapelle haute de son ouvrage le thème des absidioles de Laon et du déambulatoire de Canterbury: c'est-à-dire le passage s'insinuant entre la cloison d'enveloppe et les piles, au niveau même du dallage[24].

Sur ces entrefaites d'autres maîtres, assurément formés dans ces contrées en pleine fièvre créatrice, mais plus classiques d'esprit, au demeurant dédaigneux des proues-

ses et des tours de force inutiles, mirent simultanément en chantier vers 1195 des églises d'une structure fort audacieuse, certes, et pourtant conformes à l'idéal plastique traditionnel dans la France septentrionale. Ils limitèrent strictement le dédoublement du mur au triforium-couloir, accessoire décidément mis à la mode. Inspirés de Saint-Vincent à Laon et promis au plus vif succès, les modèles qu'ils proposèrent sont bien connus: ce sont l'abbatiale Saint-Yved de Braine en Soissonnais, les cathédrales de Soissons – chœur et nef – et de Chartres. Comme on voulait amincir le mur au-dessus du triforium afin d'alléger la bâtisse[25], on conserva la coursière haute à l'air libre, inaugurée sur les absidioles de Laon et sur le chevet de Saint-Remi. C'est pourquoi cet organe survécut durant le XIIIe siècle entier et même au-delà, dans les édifices de la famille de Braine[26] comme dans les plus vastes basiliques à déambulatoire et chapelles rayonnantes, issues le plus souvent de Chartres ou de Soissons[27].

Délaissons le triforium qui devint trop vite banal pour nous retenir aujourd'hui. Ne nous préoccupons pas non plus des passages ménagés dans les murs des façades – en tête de la nef et du transept – et des chevets droits: organes de liaison très répandus, et depuis longtemps, dans le Midi de l'Europe comme dans le Nord. Examinons seulement les applications qu'on fit après 1200 des diverses variantes du mur dédoublé, tant sur les flancs des différents vaisseaux des églises que dans les absides et les chapelles. Le nombre des exemplaires connus en est relativement petit. Je n'ai d'autre désir que d'en dresser une liste aussi complète que je l'ai pu, afin que nous soyons désormais en mesure d'évaluer avec quelque précision l'ampleur du phénomène dans le Nord-Est du royaume capétien et sur les territoires limitrophes. Mais, tout en laissant à d'autres la mission de commenter les monuments et de démêler leur filiation[28], je ne me retiendrai pas d'énoncer en guise de conclusion quelques remarques quantitatives et chronologiques. Notons cependant dès maintenant que les architectes des XIe et XIIe siècles paraissent avoir épuisé toutes les possibilités du thème compatibles avec la technique de l'époque, et que leurs successeurs gothiques se contentèrent d'alléger les structures et d'enjoliver les formes[29].

Enumérons d'abord les coursières s'ouvrant sur l'intérieur et, pour commencer, celles que voile le rideau d'arcades béantes hérité de Saint-Etienne à Caen, d'Ely, Norwich et Peterborough, repris dans le sanctuaire de Canterbury et dans les parties hautes des croisillons de Noyon. On en connait fort peu de spécimens dans les églises à trois étages: revers des façades du transept et de la nef à la Madeleine de Troyes – cités à titre exceptionnel –, vers 1200 et début du XIIIe siècle[30]; nef et croisillons de la cathédrale de Genève (fig. 3), ultimes années du XIIe siècle ou vers 1200 et première moitié du XIIIe[31]; transept et nef à la cathédrale de Lausanne (fig. 4), premier tiers du XIIIe siècle[32]. On projeta d'en faire autant aux dernières travées de nef à Notre-Dame d'Auxonne, dans le Nord-Est de la Bourgogne, vers le troisième quart du même siècle, mais on y renonça en cours d'exécution[33]. Certains indices semblent dénoter à Troyes des sources anglo-normandes directes, tandis que Lausanne paraît se rattacher surtout au chevet de la primatiale britannique. Dans les édifices de moindres dimensions on préféra contracter la composition en supprimant le triforium: ainsi des chœurs de Cuis près d'Epernay, au début du XIIIe siècle[34]; de Villeneuve-le-Comte en Brie française, vers 1230–1240[35]; et de l'abbatiale de Saint-Seine-l'Abbaye dans la Montagne dijonnaise, mis en chantier entre 1205 et 1209, achevé sans doute entre 1235 et 1255[36]. Sauf dans le dernier, on abaissa le niveau de la galerie haute de toute la hauteur de l'étage aboli. Au XVe siècle on réédita le thème de Cuis sur la nef de Mornant en Lyonnais[37].

Passons aux coursières qu'enjambent dans chaque travée une arche profonde, épousant la courbe du formeret comme à Saint-Germer, à la Trinité de Fécamp et au chœur de Canterbury. Voici en premier lieu les églises à trois étages dont un triforium. La Haute-Picardie ne nous en offre qu'un seul exemplaire: le transept occidental qui occupe en entier le bloc de façade à la cathédrale de Noyon, œuvre du début du XIIIe siècle[38]. Il n'en existe guère davantage en Champagne et en Brie: chœur, transept et nef de la Madeleine à Troyes, vers 1200 et début du même siècle[39]; chœur de Donnemarie-en-Montois, proche de Melun, début et second quart du siècle[40]. Les pays rhodaniens sont déjà moins pauvres: chœur de la cathédrale de Lausanne, construit de 1190 à 1220 ou environ[41]; chœur de celle de Genève, probablement élevé au début du XIIIe siècle[42]; transept et nef de celle de Lyon (fig. 5), bâtis du début du même siècle au XIVe[43]; chœur et croisillons de l'abbatiale d'Abondance en Chablais, vers le début du XIIIe siècle[44]; chœur, transept et nef de la collégiale Saint-Barnard de Romans en Viennois, vers le second tiers du XIIIe siècle[45]; chœur et nef de l'abbatiale de Saint-Antoine, en Viennois encore, bâtis du milieu ou troisième quart du même siècle au XVe[46]. La région bourguignonne, qui puisa simultanément à des sources picardo-champenoises et rhodaniennes, est de loin la plus riche: chœur de la cathédrale d'Auxerre, vers 1215–1233[47]; chœur et nef de la collégiale Saint-Martin de Clamecy en Nivernais, construits de 1215 environ au XVIe siècle[48]; mur ouest des croisillons et nef à Notre-Dame de Dijon, commencés vers 1230–1240 et terminés dans la seconde moitié du siècle[49]; Sainte-Chapelle du palais ducal de Dijon – la nef en tous cas –, dont le gros œuvre remontait au moins en majeure partie au XIIIe siècle et sans doute aux années postérieures à 1214[50]; mur occidental du croisillon nord à la priorale Notre-Dame de Semur-en-Auxois, vers 1235[51]; cathédrale de Chalon-sur-Saône, chevet de 1230–1240 ou environ et, dans la nef, étages supérieurs du XIVe siècle[52]; nef et chœur de la

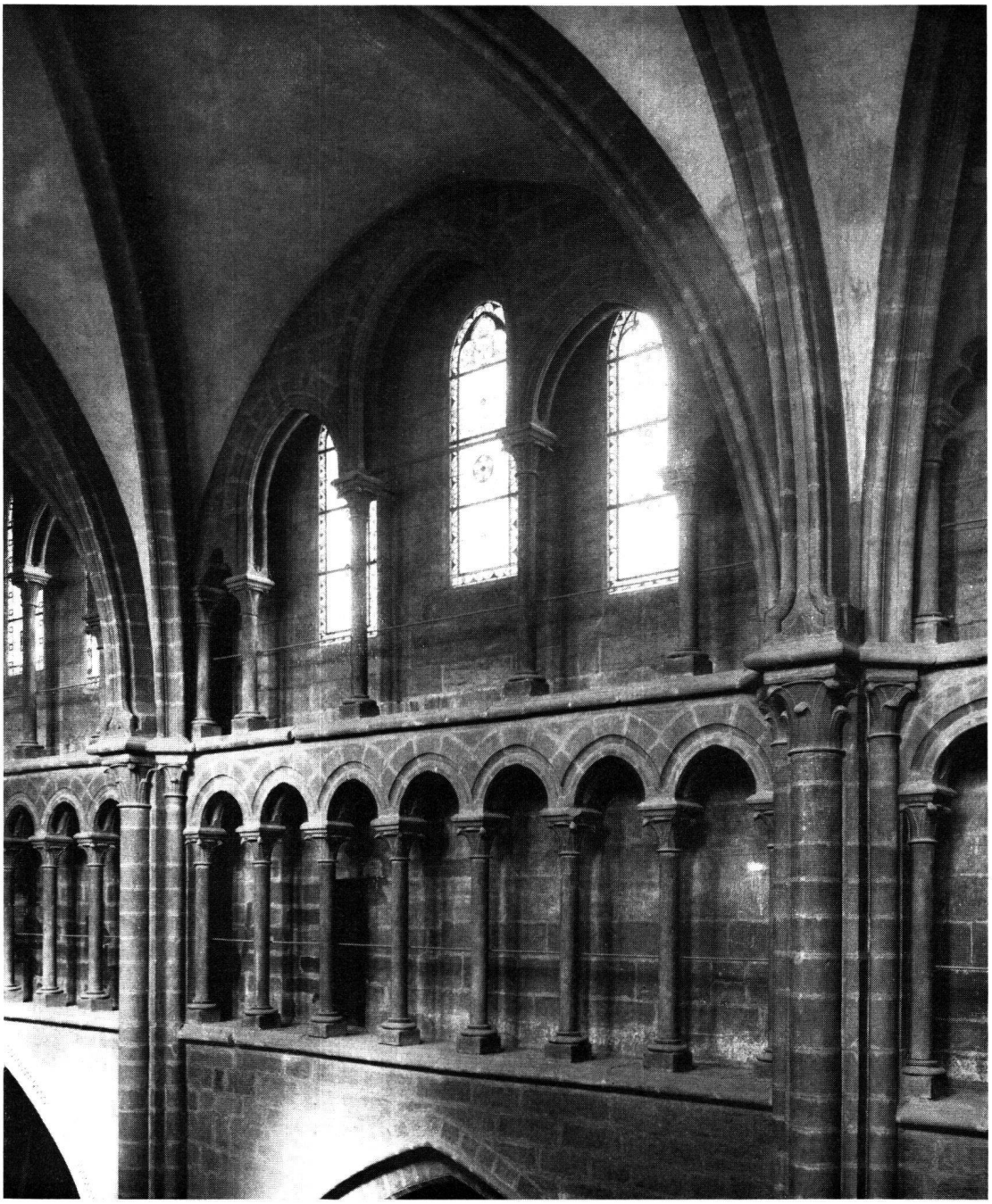

Fig. 3 Genève. Cathédrale, triforium et coursière de la nef

cathédrale de Nevers, construits approximativement de 1235 à 1330[53]; nef de Notre-Dame d'Auxonne, seconde moitié du XIIIe siècle[54]; nef de l'abbatiale, actuellement cathédrale Saint-Bénigne à Dijon, entre 1287 et 1308[55].

Le thème ne laissa pas de se prêter à diverses variantes et simplifications. En deux églises érigées sur la frontière de la Brie française et de la Brie champenoise on conserva l'embrasure profonde, tout en renonçant à la coursière: à Nangis sous une date assez voisine de 1250[56], à Rampillon dans la seconde moitié du siècle[57]. A cette époque, mais à la nef inarticulée – car couverte en charpente – de Lisseweghe en Flandre maritime, on rétrécit l'embrasure aux dimensions de la fenêtre, qui est petite, si bien que le passage mural devint presque invisible[58]. Ailleurs on abandonna le triforium et l'on ne garda que la galerie supérieure, en général abaissée d'autant. Tel fut le cas au chœur de Beton-Bazoches en Brie champenoise (fig. 6) début du XIIIe siècle[59]; aux chœur et croisillons de Boult-

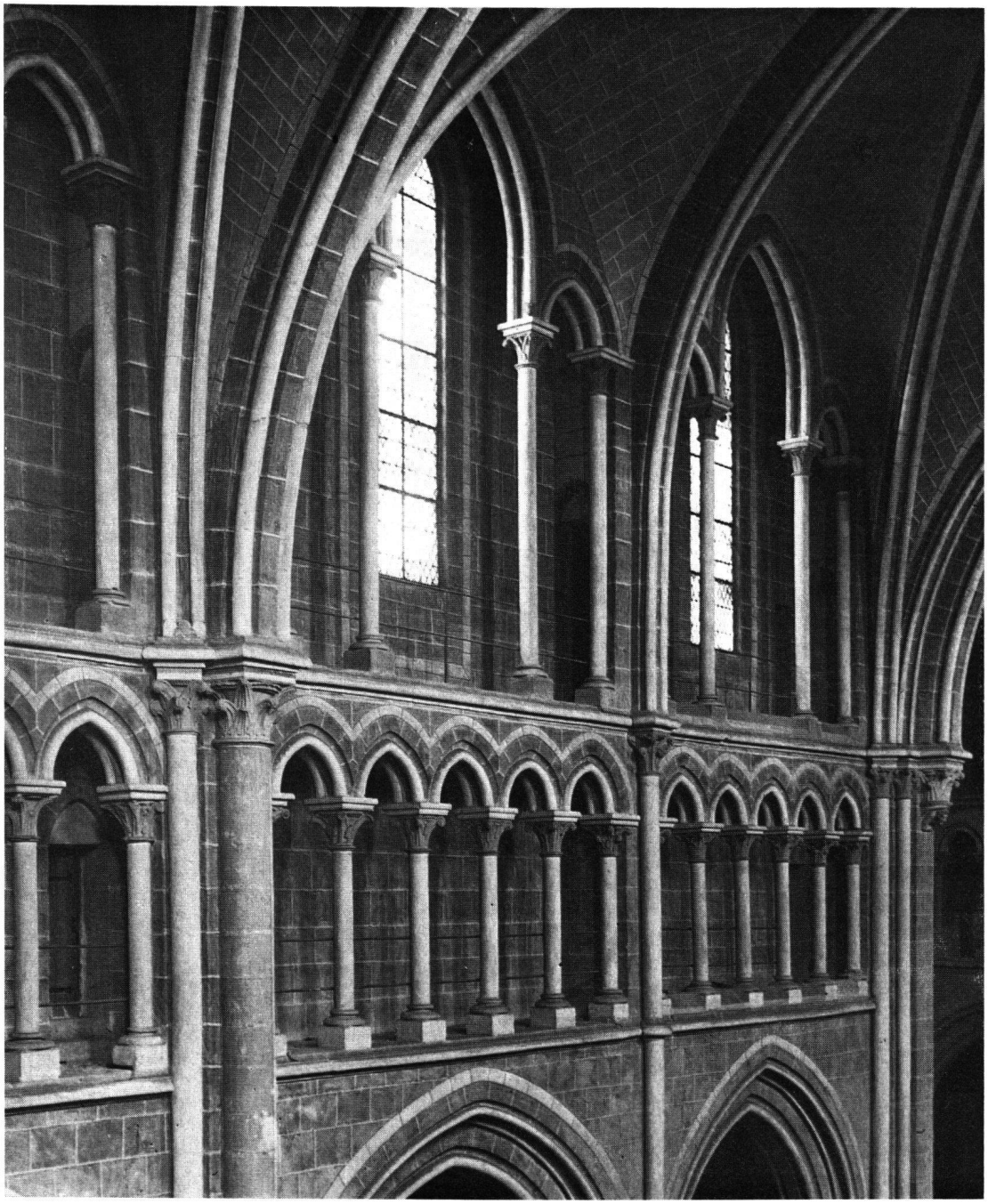

Fig. 4 Lausanne. Cathédrale, triforium et coursière de la nef

sur-Suippe en Rémois, vers 1220[60]; au chœur de Chennevières-sur-Marne dans le diocèse de Paris vers le milieu du siècle[61]; à la nef de Saint-Père-sous-Vézelay – milieu du siècle – et au chœur voisin, renouvelé au siècle suivant[62]; à la nef de la priorale Saint-Gildard de Nevers, milieu du XIIIe siècle[63]; à la nef de la collégiale de Prémery en Nivernais, second tiers du siècle[64]; enfin aux croisillons de Saint-Pierre à Tonnerre, seconde moitié du XVIe siècle[65]. Aux transept et nef de l'abbatiale déjà nommée de Saint-Seine-l'Abbaye, œuvres du même siècle, on respecta dans ses lignes-maîtresses l'ordonnance que proposait le chœur, y compris les hautes surfaces murales séparant les grandes arcades de la coursière, et l'on réédita cette dernière lorsqu'on refit l'étage supérieur entre 1398 et 1439[66].

Cependant la formule gagnait les grandes églises, voire celles dont les dimensions moindres se fussent quand même aisément accommodées d'un triforium. Il y eut là un véritable parti pris de simplicité. D'où une élévation

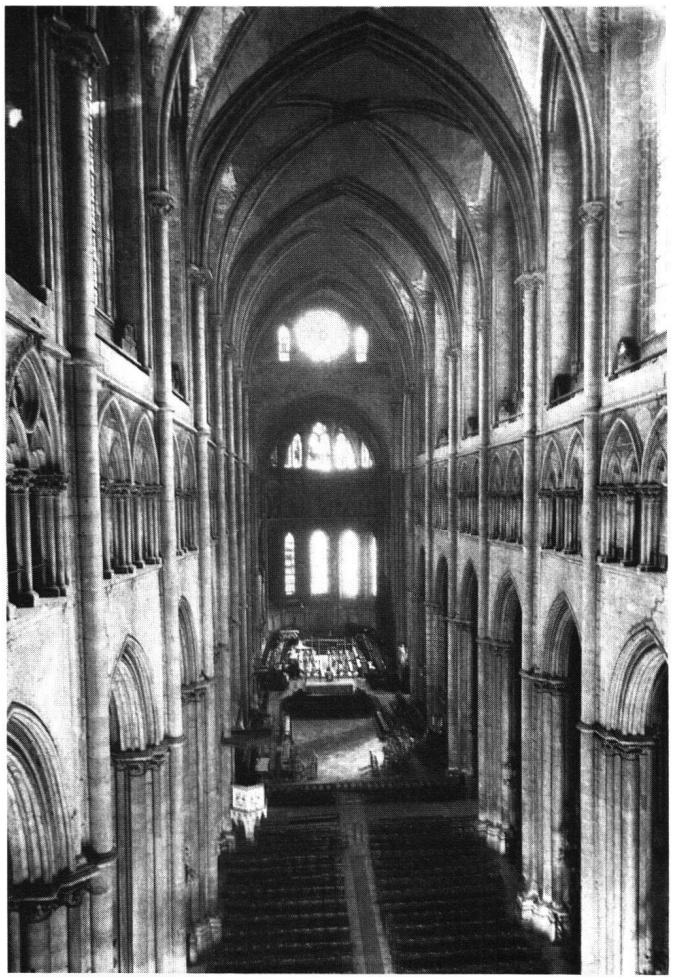

Fig. 5 Lyon. Cathédrale, nef

sur deux plans parallèles, mettant en pleine évidence la structure légère des parties hautes du vaisseau, apparemment indépendante des ordonnances similaires qui se multipliaient alors en Angleterre et Normandie[67], mais promise à un vif succès dans la région bourguignonne et la Lorraine. Le plus ancien spécimen connu n'est autre que Saint-Pierre-le-Guillard à Bourges, commencée vers 1220–1225, terminée vers le milieu du siècle; on a révélé ses attaches avec le gothique du Nord-Est de la France capétienne et avec celui de Bourgogne[68]. Ici comme dans presque tous les exemplaires d'entre Loire et Saône la coursière chemine à découvert, au pied d'un haut mur auquel s'adossent les combles latéraux, et par conséquent fort au-dessous de l'appui des fenêtres. Cette paroi, bien visible malgré le retrait très prononcé du mur à sa base, et l'arche profonde qui coiffe la composition dans chaque travée, attestent cette fois la fusion complète des deux galeries auparavant distinctes et superposées, et non la suppression de l'une au bénéfice de l'autre. L'économie faite aux dépens de l'étage intermédiaire profita aux deux autres qui se partagèrent le gain obtenu. On appliqua le système au mur ouest du croisillon méridional et à la nef de la priorale Notre-Dame de Semur-en-Auxois, de 1235 environ au XIVe siècle[69]; à Notre-Dame de Cluny (fig. 7), second tiers du siècle XIII[70]; à la nef de l'abbatiale de Rougemont, sise aux confins de l'Auxois et du Tonnerrois, milieu ou troisième quart du XIIIe siècle[71]; aux chœur et nef de la priorale Notre-Dame de Villeneuve-sur-Yonne dans le Sénonais, bâtis du milieu du XIIIe siècle au début du XVIe[72]; aux chœur et nef de la collégiale de Mussy-sur-Seine dans le diocèse de Langres, vers 1300[73]; au chœur de l'abbatiale de Saint-Satur en Sancerrois, élevé de 1361 à 1405[74]; au chœur de la cathédrale de Belley en Bugey vers 1480–1520[75]; à celui de l'église de Saint-Florentin, proche de la frontière entre la Bourgogne et la Champagne, dans le premier tiers du XVIe siècle[76]; au chœur de la collégiale de Saint-Julien-du-Sault en Sénonais, probablement vers 1536–1557[77].

Ces monuments sont assez bourguignons d'allures, au moins dans leurs superstructures, pour que nous les considérions tous comme unis par des liens de parenté, voire

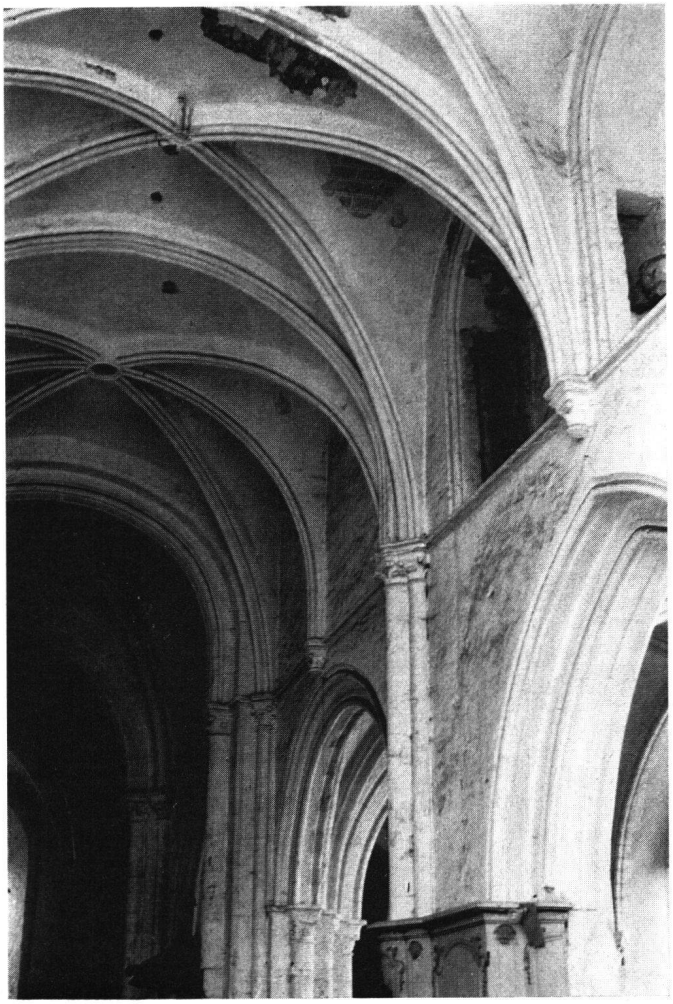

Fig. 6 Beton-Bazoches. Eglise, flanc nord du chœur

souvent de filiation. En revanche j'hésite beaucoup à rattacher à leur famille la nef de l'abbatiale Saint-Paul à Besançon dont les parties hautes, actuellement aussi froides qu'en Bourgogne, remontent aux années comprises entre 1371 et 1393. Les différences nous invitent impérieusement à rester très circonspects: non pas la balustrade disparue qui trouvait des précédents à la cathédrale de Chalon et dans le chœur de celle de Nevers, en attendant la réplique bien tardive de Saint-Florentin; mais l'établissement de la coursière à la fois sur un étroit retrait du mur et sur un encorbellement mouluré, sans doute imité de la nef de Saint-Jean à Besançon même; mais surtout à la quasi-suppression de l'arche d'encadrement, réduite au seul formeret dont le gabarit est normal[78]. A l'égard des coursières lorraines je suis moins perplexe, car les deux plus anciennes me semblent résulter tout bonnement de l'extension, aux travées droites du vaisseau majeur, du passage rémois auparavant appliqué sur l'abside et que j'étudierai tout à l'heure. Ainsi des nefs de la cathédrale à Toul – commencée à la fin du XIIIe siècle, terminée au XVe[79], et de l'abbatiale Saint-Vincent à Metz (fig. 8), érigée pour une bonne part – sinon en totalité – dans la seconde moitié du XIIIe siècle, peut-être achevée au

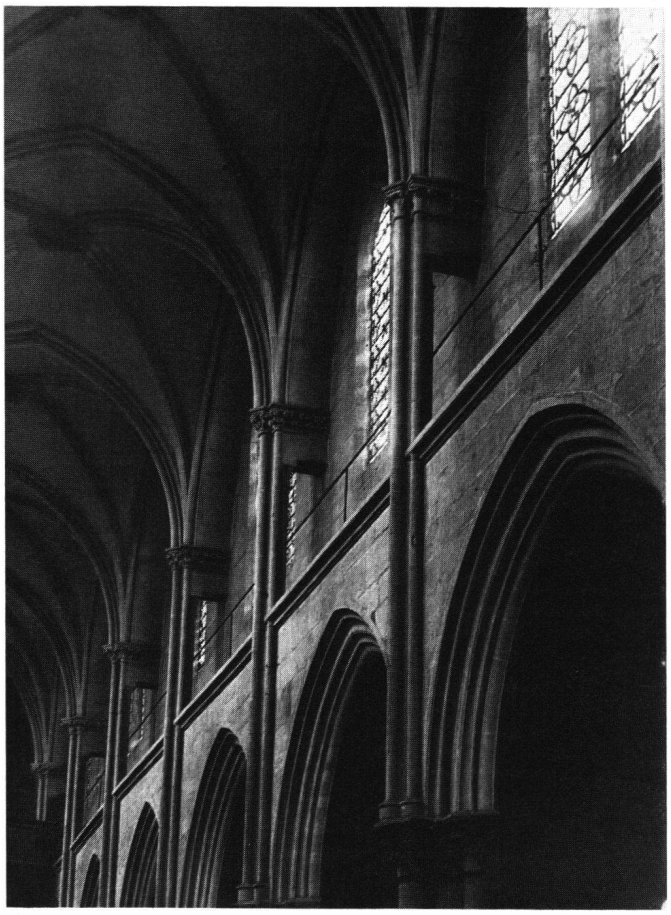

Fig. 7 Cluny. Notre-Dame, coursière de la nef

Fig. 8 Metz. St-Vincent, nef et chœur

XIVe, enfin prolongée de 1754 à 1756 d'après le modèle fidèlement respecté des travées médiévales[80]. Il est probable que la coursière de chœur, transept et nef de l'église d'Avioth près de Montmédy (fig. 9), qu'on paraît avoir construite du milieu du XIVe au début du XVe siècle, procédait de Toul ou de Metz[81].

Dans son état originel la coursière bisontine se présentait sous les apparences de balcons alignés les uns à la suite des autres. Cette formule, qui réhabilitait les lignes horizontales tout le long du vaisseau, allait alors obtenir un vif succès en Normandie. Nous la retrouvons à l'extrémité méridionale de la Champagne: dans la nef de Saint-Pierre aux Riceys, bâtie durant la première moitié du XVIe siècle[82], et dans les chœur, transept et nef de l'abbatiale de Saint-Riquier en Ponthieu, renouvelés entre 1457 et 1536; mais l'ordonnance est fallacieuse dans ce dernier édifice puisque le passage, interrompu par les piles, n'est pas continu[83]. Cependant l'élévation à deux étages, partagés par une coursière en retrait et une balustrade, s'était

depuis longtemps implantée dans les pays du bas Rhin, probablement sans nulle intervention de l'Angleterre, de la Normandie, ni des provinces frontalières du royaume capétien[84]. Introduite en Brabant dans la seconde moitié du XIVe siècle par le truchement du chœur de Notre-Dame d'Anvers, elle devait rayonner jusqu'au centre de la Flandre, à une époque où l'opulent comté du Nord se séparait définitivement du territoire français, et jusqu'en pleine Bresse. C'est en effet à ce courant que se rattachent les nef et croisillons de Saint-Jean, actuellement Saint-Bavon de Gand, érigés de 1533 à 1559[85]; les nef, transept et chœur de Notre-Dame à Brou construits de 1513 à 1532 par le Bruxellois Louis van Boghem[86].

Nous arrivons maintenant à ce qu'on peut appeler le passage rémois, puisqu'inauguré sur la chapelle d'axe de Saint-Remi à Reims: c'est-à-dire la coursière intérieure établie sur un simple bahut, en l'espèce sur les assises basses du mur d'enveloppe. Tout d'abord on réserva la galerie aux sanctuaires de petites dimensions et aux ailes des grandes basiliques, mais, à partir des années 1220, on

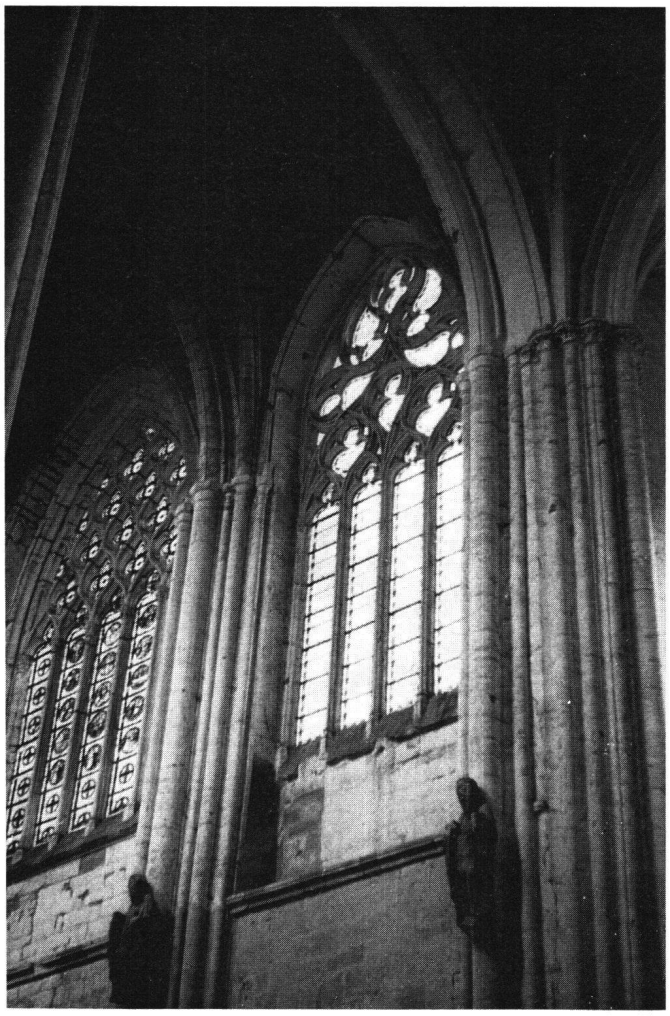

Fig. 9 Avioth. Eglise, coursière de la nef

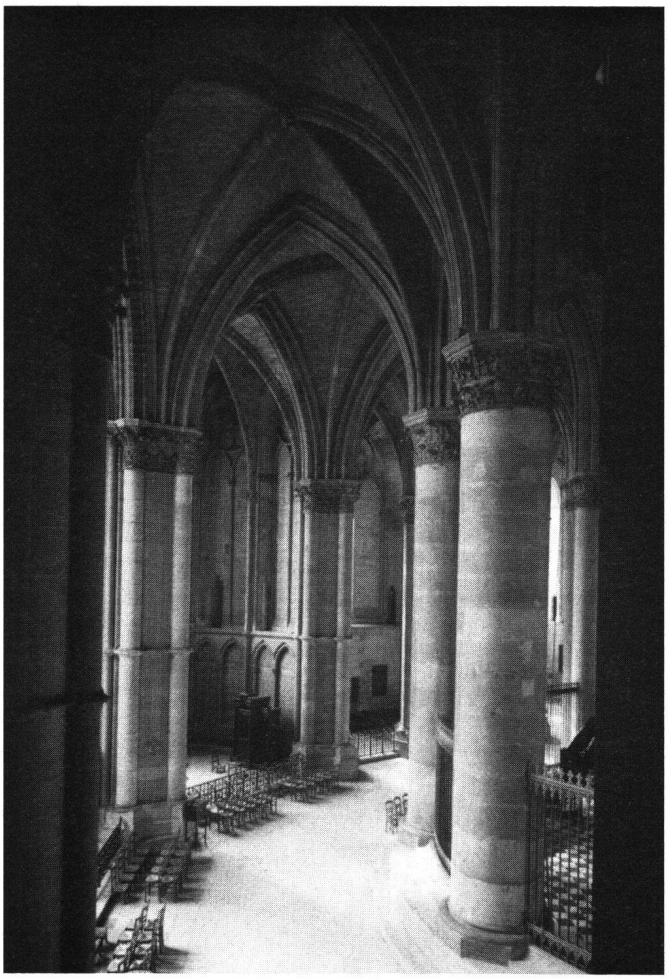

Fig. 10 Reims. Cathédrale, déambulatoire et chapelles rayonnantes

ne craignit pas de l'étendre aux absides vraiment monumentales. Les exemplaires en sont peu nombreux dans la cité d'origine et en Champagne: chapelles rayonnantes, bas-côtés et croisillon sud à Notre-Dame de Reims (fig. 10), de 1211 au troisième quart du siècle; chœur de l'église de Rieux en Brie champenoise, vers 1220–1225[87]; rez-de-chaussée de la tour sud-est et mur ouest du croisillon nord à la cathédrale de Châlons-sur-Marne, vers 1225[88]; collatéraux des transept et nef de l'abbatiale d'Essomes sur la Marne, proche de Château-Thierry, vers 1240–1250[89]; façades du transept à l'église de Saint-Amand-sur-Fion près de Vitry-le-François, vers 1245–1250[90]; abside de Saint-Urbain de Troyes, 1262 à 1266[91]. A en juger d'après l'épaisseur des murs révélée par les plans anciens, le thème fut également appliqué sur les chapelles rayonnantes et les bas-côtés du chœur de l'ancienne cathédrale de Cambrai, vers 1220–1250[92], puis sur la chapelle d'axe de la défunte abbatiale Saint-Vaast d'Arras entre 1259 et 1295[93]. On ne laissa pas d'exporter çà et là le thème en Ile-de-France: à la chapelle du

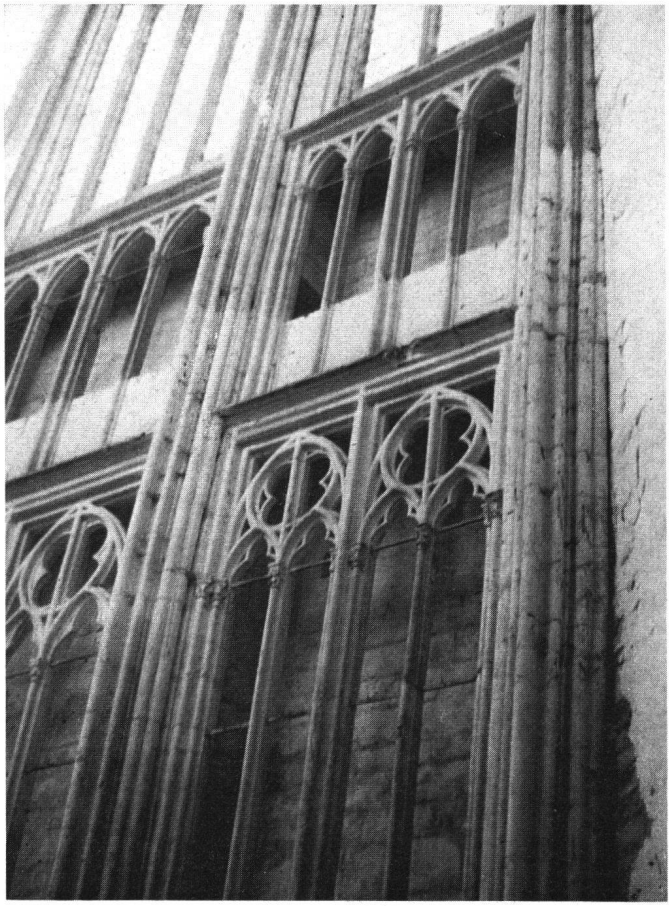

Fig. 11 St-Thibault-en-Auxois. Eglise, coursière et triforium du chœur

château de Saint-Germain-en-Laye vers 1238[94]; aux bas-côtés du transept et de la nef à l'abbatiale de Saint-Denis, vers 1235–1280[95]; à l'abside et aux collatéraux de l'église de Saint-Sulpice-de-Favières, près d'Etampes, dans la seconde moitié du siècle[96]. La Normandie elle-même ne paraît pas avoir échappé à la contagion si, à défaut de l'absidiole méridionale de Saint-Etienne de Caen dont les antécédents immédiats sont sans doute anglo-normands[97], si – dis-je – l'on doit rattacher à Notre-Dame de Reims les passages, plus ou moins conçus selon le style régional, qui contournent les chapelles rayonnantes, déambulatoire, bas-côtés du chœur et du transept à la cathédrale de Rouen[98] – première moitié et troisième quart du XIIIe siècle –, les chapelles rayonnantes de l'abbatiale de Saint-Pierre-sur-Dive dans la campagne de Caen[99] – première moitié du siècle également –, les collatéraux de la nef à la cathédrale de Sées[100] – même époque –, enfin les chapelles rayonnantes et bas-côtés du chœur à la cathédrale de Bayeux, vers 1230–1250[101]. La même question se pose à propos des passages ménagés au cours du siècle, à partir de 1245, en bordure des chapelles rayonnantes et des bas-côtés – tant des croisillons que des dernières travées de nef – à l'abbatiale de Westminster[102].

La Bourgogne et la Lorraine se montrèrent plus accueillantes. Pour la Bourgogne et sa zone d'influence citons le déambulatoire et la chapelle d'axe à la cathédrale d'Auxerre, vers 1215–1233[103]; les déambulatoire et bas-côtés de la collégiale Saint-Martin de Clamecy, commencés vers 1215, achevés au cours du siècle[104]; le chœur, les absidioles et le mur est des croisillons à Notre-Dame de Dijon, vers 1220–1235[105]; le déambulatoire et la chapelle d'axe de l'abbatiale Saint-Jean à Sens, mise en chantier vers 1230[106]; les bas-côtés de l'abbatiale Saint-Paul dans la même ville, second quart du siècle[107]; les bas-côtés de la nef à la cathédrale de Nevers, commencés vers 1235[108]; les chapelles rayonnantes et bas-côtés de la priorale Notre-Dame de Villeneuve-sur-Yonne, bâtis du milieu du XIIIe siècle au XIVe[109]; l'abside de Saint-Pierre à Varzy en Nivernais, troisième quart du XIIIe siècle[110]; enfin le chœur de Saint-Thibault en Auxois (fig. 11), vers 1290 ou 1300[111]. Dans la chapelle de l'Immaculée Conception,

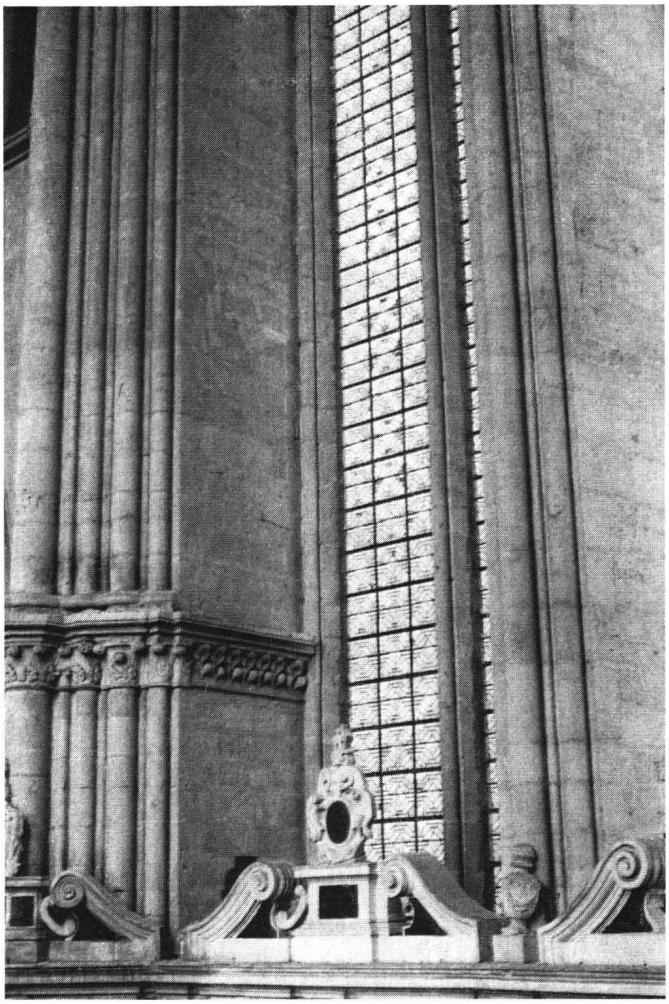

Fig. 12 Toul. Cathédrale, coursière de l'abside (la coursière est masquée par le couronnement du revêtement classique des parois de l'abside)

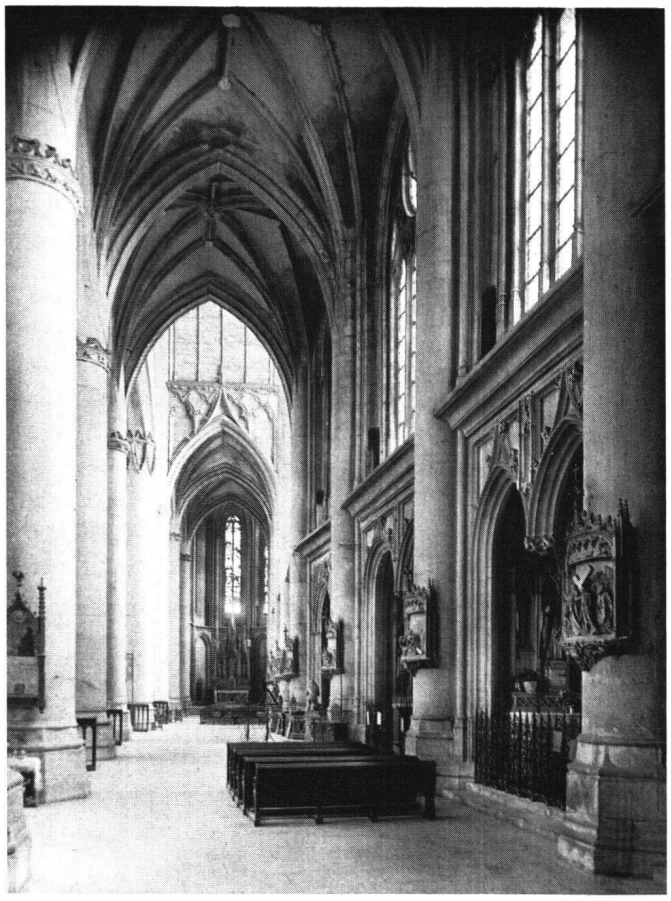

Fig. 13 St-Nicolas-de-Port. Eglise, bas-côté sud

ancienne sacristie de Saint-Vincent à Chalon érigée vers 1230–1240 au flanc sud de l'abside, on perça la fenêtre d'axe au fond d'une embrasure très creuse; quoique le passage y fasse défaut, l'effet produit y est presque semblable à ceux que nous offrent les monuments précités[112]. Je doute en revanche que l'étage supérieur de l'abside ouest à la cathédrale de Besançon, œuvre d'environ 1230–1240, se rattache à l'art bourguignon[113].

En Lorraine la cathédrale de Toul, très champenoise de style, donna l'exemple (fig. 12); de l'abside, commencée entre 1219 et 1228 et probablement en 1221, le passage rémois fut poursuivi durant les XIIIe, XIVe et XVe siècles autour des chapelles du chevet, des croisillons et des bas-côtés de la nef[114]. On réédita la coursière basse, enveloppant la totalité de l'édifice à l'exception de la façade principale, sur la cathédrale de Metz du milieu du XIIIe siècle à 1520[115], sur l'abbatiale Saint-Vincent dans la même ville de 1248 à 1756[116], sur la collégiale Saint-Gengoult de Toul du milieu ou troisième quart du XIIIe siècle au XVe[117], et sur la basilique de Saint-Nicolas-de-Port (fig. 13) vers 1490–1530[118]. Signalons en outre l'abside de la priorale Notre-Dame de Bar-le-Duc, vers la fin du XIIIe siècle[119]; les chœur et croisillons de l'abbatiale, actuellement cathédrale de Saint-Dié, fin du XIIIe et XIVe siècles[120]; pour finir l'abside et les absidioles de l'abbatiale Saint-Maurice d'Epinal, œuvres du XIVe siècle[121].

Le passage établi au niveau du dallage n'a pas bénéficié d'une pareille fortune. Il n'était d'ailleurs qu'une redondance absolument inutile. Instauré sur l'étage supérieur des absidioles de Laon et de Soissons, sur le déambulatoire et la chapelle d'axe de Canterbury, il suscita une réplique au revers du mur droit du chevet à la cathédrale de Laon, au début du XIIIe siècle. On en trouve des variantes en quelques autres monuments, cette fois dans le but évident de réduire la portée des voûtes, d'obtenir des proportions qui ne fussent pas trop tassées et, à l'égard du premier, d'accentuer simultanément le verticalisme et l'élégance du vaisseau: la chapelle de l'archevêché de Reims (fig. 14) vers 1230[122] et la salle de l'Officialité à Sens, entre 1222 et 1241[123]. Il est possible que le souvenir du sanctuaire rémois ait aidé à fixer la distribution interne de la chapelle basse à la Sainte-Chapelle de Paris, érigée vers 1240–1246. Il s'agit là d'une sorte de crypte conçue selon

Fig. 14 Reims. Chapelle haute de l'archevêché

l'usage à l'instar d'une halle, mais dont le vaisseau central, anormalement élargi, fut environné d'un déambulatoire étroit, voûté sur croisées d'ogives cependant et non coiffé d'une succession de petits berceaux. Le procédé s'apparente à celui de Reims. Au reste ne répondait-il pas à des fins analogues?

La répartition géographique des coursières extérieures diffère de celle des précédentes. Je voudrais revenir d'abord sur les passages à l'air libre, montés en avant des fenêtres hautes, au-dessus d'un triforium ou d'une galerie basse, et montrer leur assez large diffusion dans le bassin de la Seine en dehors des grandes basiliques connues de tout le monde, telles que les cathédrales de Chartres, Soissons, Troyes, Reims, Amiens, Metz et Tournai[124], que la collégiale de Saint-Quentin, les abbatiales de Saint-Denis et de Lagny. J'ai déjà rappelé que l'absidiole méridionale de Laon et le chœur de Saint-Remi de Reims en fournirent apparemment les prototypes vers 1180. On en trouve une réplique à peine plus jeune, puisque réalisée à la fin du siècle, au chœur de Saint-Sulpice à Chars (fig. 15) dans le Vexin français[125], outre quelques autres moins anciennes: l'abbatiale d'Orbais en Brie champenoise, début du XIIIe siècle[126]; celle de Saint-Pierre à Chartres (fig. 16), second et troisième quart du siècle[127]; et le chœur de la priorale de Gallardon en pays chartrain, inspiré de la précédente

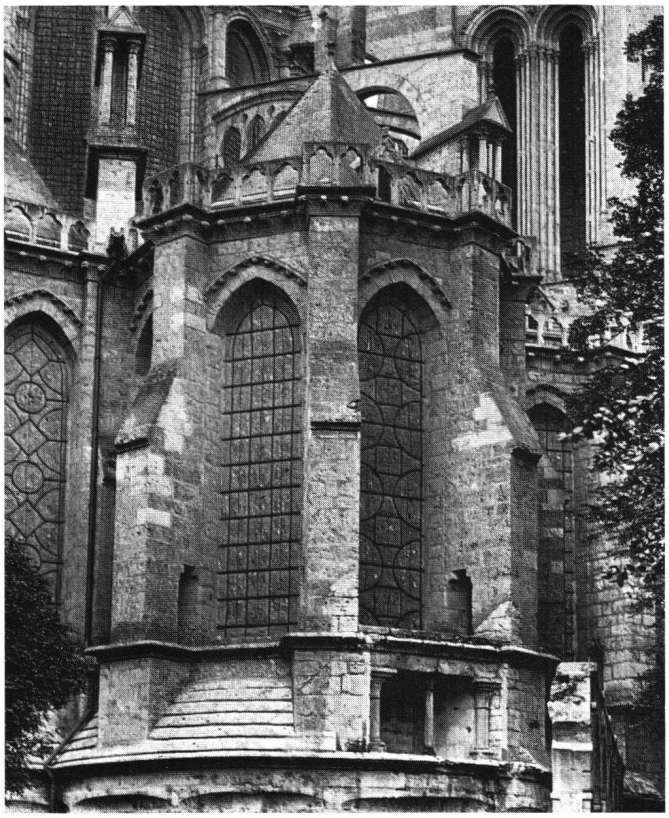

Fig. 16 Chartres. Cathédrale, coursière basse des chapelles rayonnantes

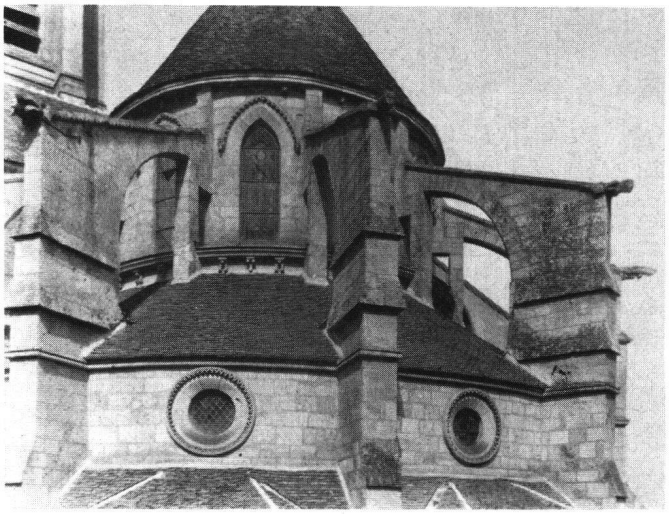

Fig. 15 Chars. Eglise, arcs-boutants et coursière de l'abside

au milieu ou troisième quart du siècle[128]. Il s'agit là d'églises à déambulatoire et chapelles rayonnantes. Mais le maître qui, vers 1195 sans doute, mit en chantier l'abbatiale Saint-Yved de Braine en Soissonnais, consacrée l'an 1216 et – je crois – terminée postérieurement, adapta l'organe aux édifices dont l'abside, dégagée de toute annexe, s'offrait de pied en cap aux regards du spectateur placé au dehors; il prolongea la coursière aux flancs du chœur, des croisillons et de la nef[129]. Braine fit école, et nous pouvons suivre l'évolution du type monumental qu'elle proposait jusqu'à l'âge rayonnant. Voici ceux de ses épigones sur lesquels on réédita la coursière haute à ciel ouvert[130]: le chœur de l'abbatiale Saint-Léger de Soissons, vers 1220[131]; celui de Notre-Dame de Dijon, vers 1220–1235[132]; celui de la cathédrale de Châlons-sur-Marne, vers 1230–1240[133]; celui de Taverny dans l'ancien diocèse de Paris, vers 1237[134]; celui de l'abbatiale d'Essomes près de Château-Thierry, vers 1235–1255[135]; celui de Saint-Jacques à Compiègne, vers 1240[136]; celui de Vaudoy en Brie champenoise, vers 1240[137]; celui de Saint-Amand-sur-Fion près de Vitry-le-François, vers 1245–1250[138]; l'église de la Chapelle-sur-Crécy en Brie champenoise, bâtie au milieu du XIIIe siècle et dont la nef fut renouvelée au début du XVe[139]; enfin l'abside de Saint-Sulpice-de-Favières près d'Etampes, vers le troisième quart du XIIIe siècle[140]. On réédita la coursière sur des monuments dérivant d'un autre modèle, quoique également dénués de déambulatoire: le chœur de Moret-sur-Loing près de Fontainebleau, début du XIIIe siècle[141]; la nef de Donnemarie-en-Montois dans la Brie

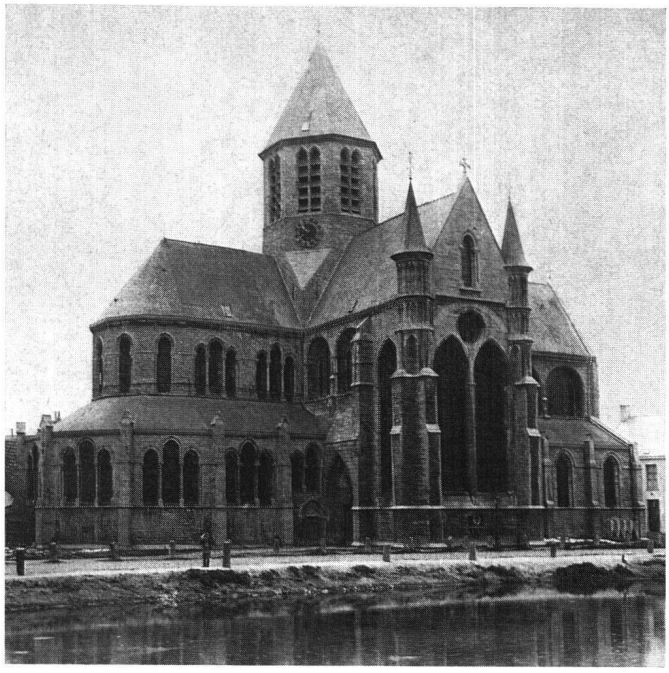

Fig. 17 Audenarde. Notre-Dame-de-Pamele

française, second quart du siècle[142], et l'abside de Saint-Urbain de Troyes, 1262–1266[143].

Il existe aussi des coursières basses à ciel ouvert, assises sur le soubassement, plus précisément sur un retrait du mur qu'on élargit le plus souvent par une tablette en encorbellement. Elles aussi traversent les contreforts, mais à la base et non au sommet. Je suis très tenté de fixer leur berceau en Haute-Picardie ou dans le Rémois, en raison des attaches que presque toutes les églises qui nous en offrent actuellement des exemplaires manifestent à l'égard de ces secteurs limitrophes: ainsi, à l'étranger, de la triple abside à Sainte-Elisabeth de Marbourg-sur-la-Lahn[144]. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que l'église de Vétheuil, où nous en voyons l'un des plus anciens spécimens connus, n'ait pas emprunté ce trait et quelques autres à la région de Soissons, Reims et Laon[145]. Quoi qu'il en soit, la coursière basse contourne aussi bien les déambulatoires et chapelles rayonnantes que les chevets plus simples, où le sanctuaire dessine un avant-corps en saillie sur les ailes qui l'encadrent à sa naissance. Au premier cas ressortissent les cathédrales de Chartres – vers 1200–1210 –, du Mans – vers 1220–1240 – et de Tours – vers 1240–1250 –. De la seconde catégorie relèvent le chœur de Vétheuil dans le Vexin français, début du XIIIe siècle[146]; l'abside de la cathédrale de Chalon-sur-Saône, vers 1230–1240[147]; et le chevet de Saint-Amand-sur-Fion, vers 1245–1250[148]. Il faut probablement inscrire sous la même étiquette le chevet construit pour Saint-Nicolas de Gand vers le second quart du siècle[149].

C'est de Tournai, semble-t-il, que le passage réservé dans un mur dédoublé, mais orienté cette fois vers le dehors, rayonna dans l'Europe occidentale. Les maîtres de la nef et des hémicycles de la basilique scaldienne firent successivement cheminer le couloir entre la cloison d'enveloppe, d'une part, et un rideau de colonnettes presque jointives et de contreforts, de l'autre; cet écran cependant périodiquement interrompu par les embrasures au fond desquelles s'ouvraient les fenêtres hautes[150]. Les constructeurs des croisillons et nef de Noyon et leur émule du transept de Cambrai adaptèrent la formule aux fenêtres jumelées ou triplées, en profitant néanmoins de l'occasion pour desserrer la composition. Pour parler avec précision, ils tendirent devant les fenêtres des arcades groupées à raison de deux ou trois entre deux contreforts successifs. L'exemple ainsi donné devait porter assez longtemps des fruits, en Flandre surtout, d'abord – c'est-à-dire vers 1200 – et probablement sur le chœur de l'abbatiale Saint-Pierre à Gand[151]. Suivirent les nef, transept et chœur de Saint-Nicolas dans la même ville, vers 1200–1250[152]; la nef de Saint-Pierre à Doullens dans l'Amiénois, début du XIIIe siècle[153]; la nef de Notre-Dame à Damme dans la Flandre maritime, vers le second quart du siècle[154]; les travées droites du chœur à Saint-Martin d'Ypres, commencées en 1221, achevées au plus tard en 1280[155]; et les mêmes travées à Notre-Dame-de-Pamele d'Audenarde (fig. 17), à partir de 1235[156]. Je connais deux églises où l'on projeta de rééditer l'organe caractéristique – le chœur de la collégiale Notre-Dame de Saint-Omer au début du siècle[157] et la nef de la cathédrale de Metz dans la seconde moitié[158] –, mais l'on s'en tint à

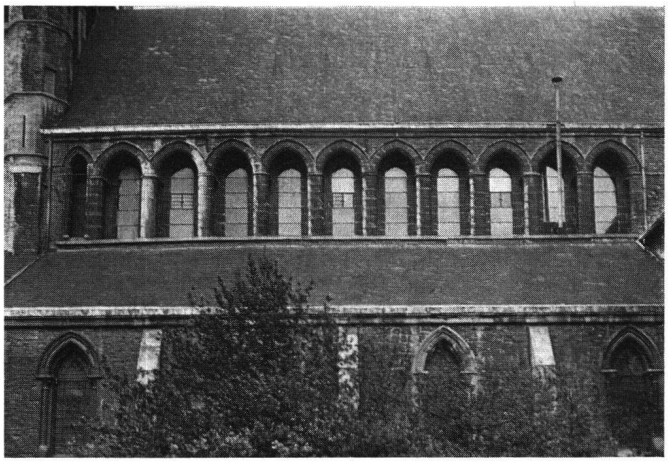

Fig. 18 Tournai. St-Jacques, galerie extérieure de la nef

l'amorce des arcades et l'on renonça au reste en cours d'exécution. A Tournai même nous trouvons une intéressante variante, sous la forme d'une arcature continue, aux flancs de deux nefs du début du siècle: celles de Saint-

Nicolas[159] et de Saint-Jacques[160] (fig. 18). La solution est logique puisque, la couverture en charpente du vaisseau rendant tout étai inutile, aucun contrefort ne brise le déroulement régulier des arcades.

C'est assurément de la cathédrale scaldienne que dérive un dernier type de coursière, également ajourée par intervalles, également aménagée au cœur d'un mur épais. Ici encore le couloir traverse en tunnel les massifs de maçonnerie qui épaulent les retombées des grandes voûtes, mais, en avant des fenêtres hautes, il passe sous des arches, amples, profondes et béantes qui ressemblent à des loges puisqu'aucune colonnette ne les recoupe. Pour obtenir ce résultat, il suffit d'élargir les trumeaux du modèle aux dépens des colonnettes latérales, supprimées par la même occasion. Les deux plus anciens exemplaires connus de ce parti remontent aux environs de 1200. Nous les trouvons à l'étage supérieur des chœur, croisillons et nef de Saint-Quentin à Tournai même[161] et du chœur à la cathédrale de Lyon[162]. Ces monuments firent école dans leurs zones respectives. Dans les pays du Rhône, de Saône et sur leurs confins il faut citer le chœur de Notre-Dame de Montbrison en Forez, entre 1212 et 1226[163]; les murs orientaux du transept à Notre-Dame de Dijon, vers 1230–1240; le chœur et les parties hautes de la nef à Saint-Maurice de Vienne (fig. 19), rebâtis de 1230 environ au XVe siècle[164]; et le vaisseau central de l'ancienne cathédrale de Mâcon, œuvre du XIIIe siècle à laquelle on travaillait en 1239 et 1244[165].

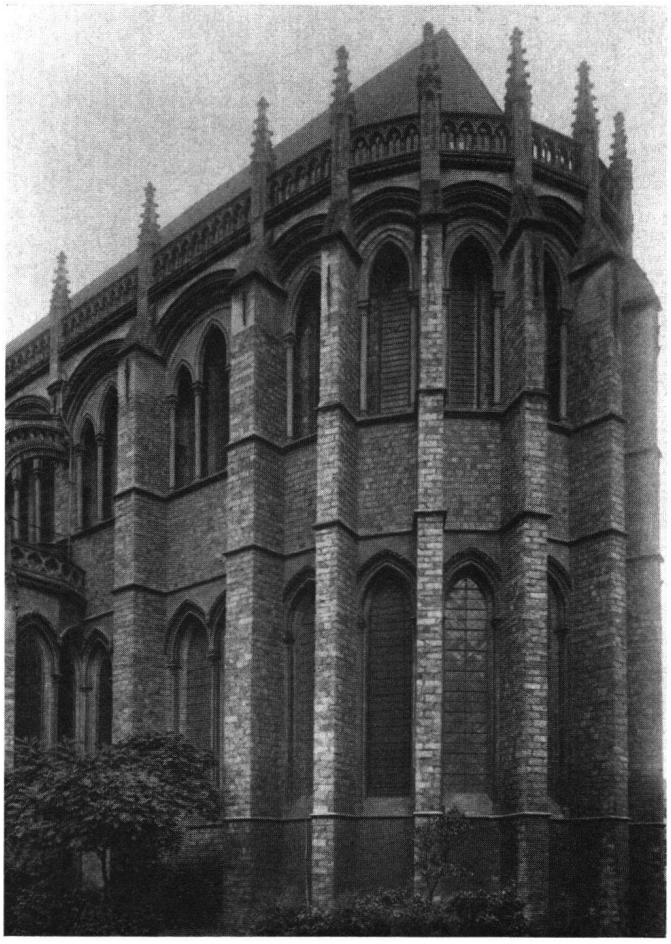

Fig. 20 Ypres. St-Martin, abside (avant 1914)

Fig. 19 Vienne. St-Maurice, abside

Les spécimens flamands sont plus nombreux: chœur, transept et nef de la collégiale Notre-Dame de Saint-Omer, construits du début du XIIIe siècle au XVe[166]; abside et transept à Saint-Martin d'Ypres (fig. 20), 1221 – début du XIVe siècle[167]; nef de Notre-Dame à Bruges, second quart du XIIIe siècle[168]; abside, croisillons et nef de Notre-Dame-de-Pamele à Audenarde, 1235–seconde moitié du XIIIe siècle[169]; transept et nef de Notre-Dame à Courtrai, seconde moitié du même siècle[170]; chœur de la collégiale Sainte-Walburge à Furnes, milieu du XIIIe siècle–début du XIVe ou environ[171]; chœur, croisillons et nef de Saint-Sauveur à Bruges, fin du XIIIe–seconde moitié du XIVe[172]. On remarquera qu'en Flandre la loge perdit assez rapidement de sa profondeur initiale. Il arriva aussi qu'on la réduisit aux dimensions de la fenêtre qui en formait le fond, laquelle était petite en l'occurrence, de sorte que la coursière devint à peine visible: exemples à la nef de Saint-Bavon d'Aardenburg dans la Flandre zélandaise[173] – vers le commencement du XIIIe siècle –, aux chœur et transept de Notre-Dame de Lisseweghe dans la région brugeoise, vers le second quart du siècle[174]. A Mézy

Fig. 21 Tournai. St-Jacques, galerie enjambant l'entrée du transept

sur la Marne, près de Château-Thierry, l'abside conçue vers le début du XIIIe siècle dans la manière de Braine a des fenêtres hautes dont l'embrasure n'est pas assez profonde pour laisser place à un passage[175].

Il faut encore dire quelques mots de l'église de Bèze au diocèse de Langres. Des deux passages superposés, établis sur les flancs du chœur détruit et dont les portes s'ouvrant sur les croisillons sont les seuls vestiges, celui du bas était probablement un triforium et celui du haut une coursière, mais je ne saurais dire si celle-ci s'orientait vers l'intérieur du vaisseau ou vers le dehors[176].

Terminons cette revue par les tours-lanternes plantées sur la croisée du transept car elles n'échappèrent point, elles aussi, à la vogue des passages muraux. Là encore l'initiative revint aux architectes anglo-normands qui fournirent les plus anciens modèles dès la fin du XIe siècle. Deux thèmes se firent alors jour. Le plus simple consistait à ménager dans l'épaisseur des quatre murs une galerie ouverte sur l'espace intérieur, au niveau des combles, tant du vaisseau majeur que des croisillons: ainsi en l'abbatiale, promue depuis cathédrale de Saint-Albans. A Saint-Etienne de Caen l'on préféra une variante obtenue par l'addition d'une seconde coursière au-dessus de la précédente, mais il s'agit cette fois d'un passage à claire-voie puisqu'adossé aux fenêtres hautes, tout en regardant également vers le dedans de la lanterne. On reprit cette solution au profit de plusieurs églises romanes: dans le duché à Saint-Nicolas de Caen et à l'abbatiale de Montivilliers près du Hâvre; dans le royaume insulaire à la cathédrale de Norwich, en Ecosse à l'abbatiale de Kelso. Les répliques gothiques en sont parfois très spectaculaires: à Notre-Dame de Coutances surtout.

Entre 1171 et 1192 la première version fit école dans une ville où l'emprise de l'art anglo-normand venait d'être profonde. Je veux parler de la cathédrale de Tournai où, développant bientôt le thème primitif, l'on surhaussa la tour entre 1192 et 1214, et l'on profita de l'occasion pour ajouter une galerie supplémentaire au niveau des fenêtres[177] (fig. 21). L'exemple de la basilique aux cinq clochers fut suivi çà et là dans la zone où s'exerçait son ascendant, mais on ne laissa pas de moderniser le schéma quelque peu archaïque de l'illustre modèle, voire de lui imposer d'intéressantes mutations. C'est ainsi que, dans la même cité, la tour inachevée de Saint-Quentin, érigée vers 1220, a conservé sa galerie inférieure, semblable comme d'habitude à un triforium, et une rangée de niches aveugles également adossée aux toitures. La lanterne

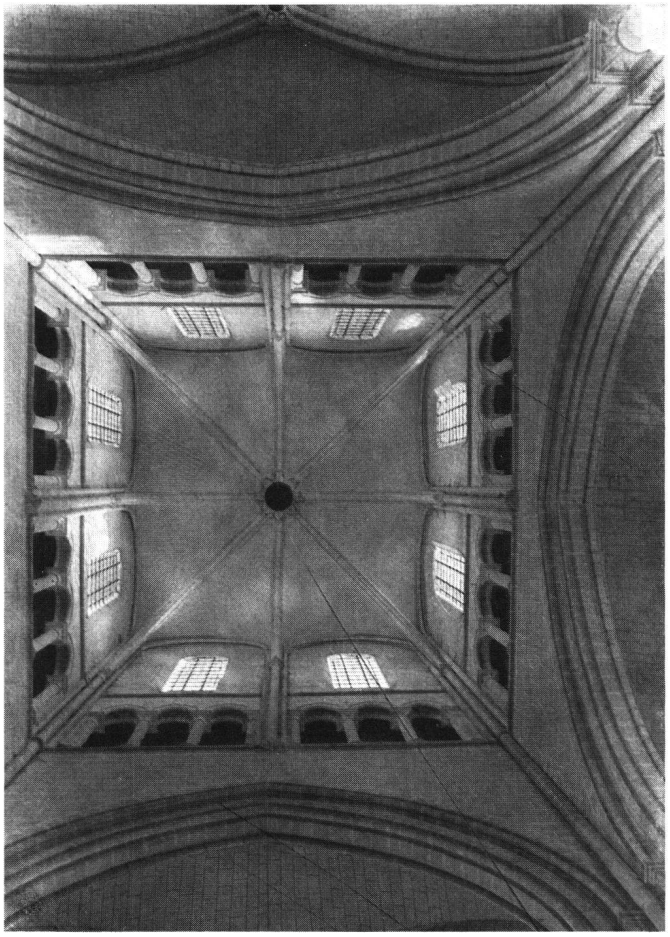

Fig. 22 Braine. St-Yved, intérieur de la tour-lanterne

proprement dite n'y fut qu'à peine amorcée, ce qui nous empêche de savoir quelle ordonnance on entendait lui donner[178]. Il ne me paraît pas douteux qu'à la même époque l'idée de couronner la croisée du faux transept de Saint-Jacques, à Tournai encore, au moyen d'une galerie béante qui franchit le débouché de la nef sous l'aspect d'une passerelle entièrement ajourée, ne fut empruntée à la même source quoique ici la tour centrale n'existe pas[179].

D'autres solutions se firent jour. Erigées au début du XIIIe siècle, les lanternes de la cathédrale de Laon (fig. 22) et de Saint-Yved à Braine (fig. 23) associent à la galerie basse une coursière à l'air libre, contournant les fenêtres par le dehors et traversant la tête des contreforts; il faut y voir une transposition de ces cousières à ciel ouvert que les maîtres de la Haute-Picardie avaient récemment introduites dans l'architecture gothique[180]. Vers le milieu et dans la seconde moitié du siècle on réédita la formule sur la tour centrale de Saint-Nicolas à Gand, sauf à tendre un rideau d'arcades béantes devant la coursière haute, comme aux croisillons des Notre-Dame de Noyon et de Cambrai, aux chœurs de Saint-Martin d'Ypres et de Notre-Dame-de-Pamele, aux nef, transept et chœur de Saint-Nicolas même[181]. Ainsi certains traits caractéristiques des églises contemporaines de Haute-Picardie et de la région scaldienne s'étendaient aux tours de croisée. Quant à la version orthodoxe, c'est-à-dire conforme au canevas originel et comportant deux galeries orientées l'une et l'autre vers l'intérieur de la lanterne, nous ne la retrouvons que sur un ou deux édifices fort excentriques: la cathédrale de Lausanne (fig. 24), dont la tour centrale s'éleva probablement vers 1220 ou 1230 sous l'influence de modèles britanniques[182], et peut-être Notre-Dame de Dijon[183].

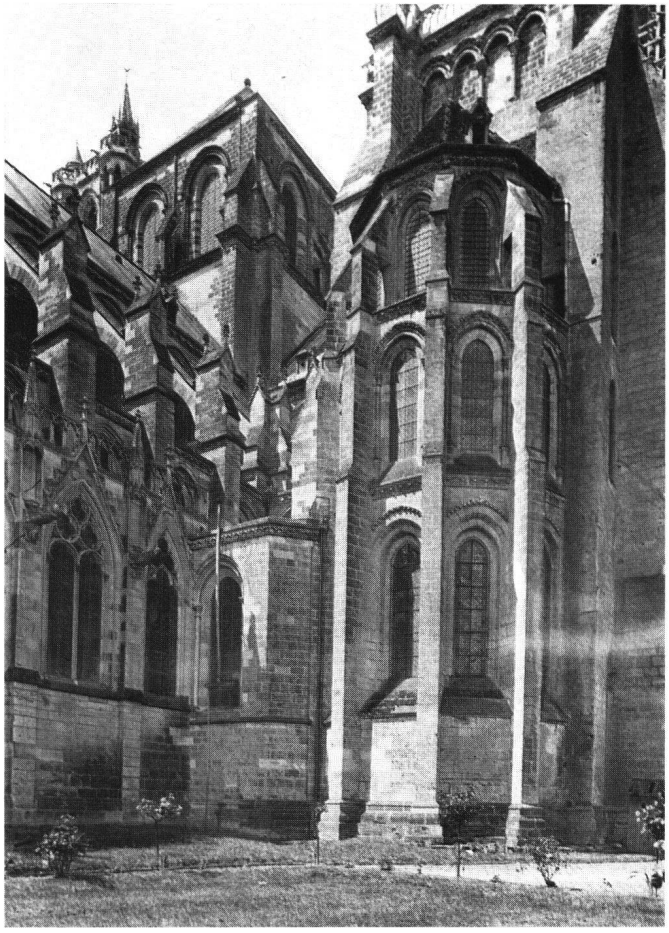

Fig. 23 Laon. Cathédrale, absidiole du croisillon sud et tour centrale

Je ne saurais prétendre avoir dressé une liste complète des spécimens existant actuellement des coursières et passages muraux dans le vaste secteur que j'ai choisi. Quant aux exemplaires disparus, nous en ignorons tout à fait le nombre. Malgré les lacunes peut-être considérables de ma statistique, je me crois autorisé à présenter quelques conclusions valables. Tout d'abord l'âge d'or du mur dédoublé prit fin dans la France médiévale avec le XIIIe siècle. L'observation vaut aussi pour le Midi[184] et la Normandie[185]. Il est vrai qu'elle ne s'applique pas davantage à la conservatrice Bretagne qu'à la région lorraine. Il y a des exceptions, mais peu nombreuses, et ce sont souvent des édifices pour lesquels on tint à respecter jusqu'au bout l'ordonnance initiale, l'eût-on mise en œuvre deux ou trois cents ans auparavant. Il est bon de rappeler que le triforium lui-même, qui avait pourtant obtenu une popularité triomphale dans le gothique classique et dans le style rayonnant, perdit beaucoup de son prestige à l'époque flamboyante. Or les autres catégories de passages muraux étaient fort éloignées d'avoir bénéficié d'une pareille faveur en leurs beaux jours.

Très largement diffusés en Occident – jusqu'à Brême, en Autriche, en Ombrie, en Castille et même en Chypre –, les passages que je viens d'étudier se sont surtout cantonnés, outre l'Angleterre et la Normandie, dans une zone fort étendue qui chevauchait la frontière séparant la France médiévale des terres d'Empire; en d'autres termes, en Flandre, en Champagne, dans la Bourgogne et ses satellites, dans les pays du Rhône moyen, en Lorraine et au centre de ce que nous appelons maintenant la Belgique. La Haute-Picardie – du moins le secteur de Saint-Quentin, Noyon, Soissons et Laon –, qui avait tant fait pour acclimater les procédés et les traits anglo-normands, qui avait avec tant de hardiesse et de maîtrise spéculé sur le mur dédoublé, semble être paradoxalement sortie du jeu la première: aussitôt après le début du XIIIe siècle. Assurément elle préféra vite se rallier aux conceptions d'esprit classique que les meilleurs de ses maîtres venaient alors de réaliser à Saint-Yved de Braine, aux cathédrales de Soissons et de Chartres. De même, quelques décades seulement plus tard, le style rayonnant éclos dans la région parisienne allait propager l'élévation

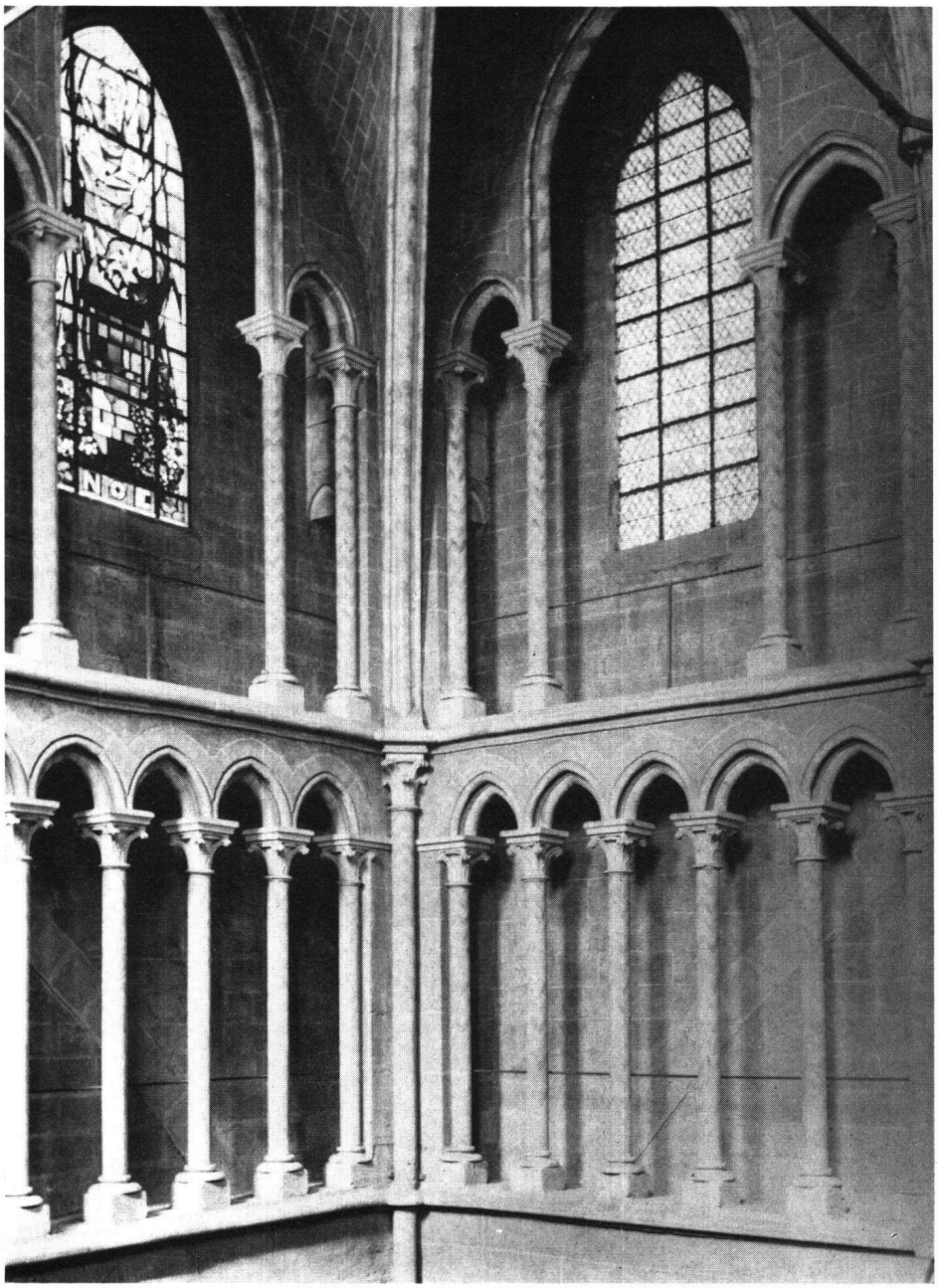

Fig. 24 Lausanne. Cathédrale, coursières de la tour-lanterne

plate et finalement briser un peu partout les résistances qu'opposait encore le mur évidé.

Quoique la majorité sans doute des sanctuaires bâtis en France et dans les contrées limitrophes aux XIIIe et XIVe siècles se soit totalement effacée de la surface du sol, on peut admettre que le rapport numérique entre les églises dotées de passages muraux et celles qui en étaient dépourvues – le triforium mis de côté – ne différait pas beaucoup de ce qu'il est aujourd'hui. Or ces passages ne se rencontrent actuellement, même dans les provinces les plus favorisées, que dans une très nette minorité d'édifices[186]: cathédrales, églises monastiques et collégiales dans la plupart des cas. Il n'y a guère qu'en Champagne, en Brie et en Flandre qu'on ait appliqué le système à une forte proportion d'églises paroissiales, même modestes. Au reste il en était ainsi de l'Angleterre et de la Normandie, avant comme après 1200. Constatons enfin que les passages muraux superposés – triforium et coursière[187] – s'ouvrent le plus souvent tous deux sur l'intérieur du vaisseau, à l'imitation des Anglo-Normands. Ceux qui s'orientent en

des directions opposées à l'instar de Tournai, de Noyon, probablement aussi de Cambrai et de Saint-Pierre à Gand, se localisent en général en Flandre – ce qui est tout naturel –, à Lyon et dans sa zone d'influence, ce qui résulta certainement d'un emprunt aux constructeurs du Nord.

Les effets produits sont principalement sensibles au-dedans des églises. Puisqu'on les a plusieurs fois exposés, je n'y insiste pas. Mais cette remarque nous entraîne à poser une question: à quoi donc servaient les passages? Il faut bien avouer que beaucoup d'entre eux sont inutiles et qu'à l'exemple des triforiums, ils ne trouvent de justification que dans les goûts esthétiques, les tendances au raffinement de certains architectes et dans une conception particulière de la bâtisse, poussée en Bourgogne jusqu'à ses extrêmes conséquences sous la pression d'une logique rigoureuse, et aussi grâce à l'emploi de pierres d'une remarquable faculté de résistance. Je me demande vainement quel bénéfice pratique on pouvait tirer des galeries basses, établies au niveau du dallage comme à la chapelle archiépiscopale de Reims; du passage rémois dans les chapelles et les bas-côtés, surtout quand on n'a pas pris soin de le doter d'escaliers d'accès comme à Essomes; enfin des coursières hautes s'adossant à des murs aveugles comme à Cuis et Beton-Bazoches, outre celles des tours-lanternes. Au moins les autres coursières hautes facilitaient-elles le nettoyage et l'entretien de verrières d'un abord difficile. Reste le plaisir des yeux. Il s'agit donc souvent: soit de spéculations individuelles ou de variations sur un thème retenu parce qu'il stimulait l'ingéniosité des artistes de qualité, qu'il leur offrait l'occasion de déployer leur science et leur virtuosité; soit, chez les praticiens vulgaires, de l'application passive d'un procédé d'école acclimaté dans la région.

Le rôle des architectes des XIIe et XIIIe siècles sort grandi de ces simples constatations. Trop d'historiens de nos jours se sont évertués à minimiser son importance et à ravaler le maître d'œuvre au rang de docile interprète d'idées qu'eussent imposées, sur les chantiers majeurs, un prélat-mécène ou une équipe de clercs savants, tous férus de théologie, de scolastique, de symbolisme ou de géométrie. L'analyse des monuments et notamment des passages muraux nous fournit des arguments de poids à l'encontre de thèses radicales, qui ne valent guère que pour l'iconographie. Que la clientèle ecclésiastique, celle du moins de l'épiscopat et des communautés cléricales, ait formulé un programme parfois précis: je n'en doute pas. Mais je reste persuadé que l'homme de métier jouissait communément d'une assez grande latitude dans l'application et d'une liberté plus large qu'on a maintenant accoutumé de le croire. Le véritable auteur: c'est lui[188].

NOTES

[1] J. Bony, *La technique normande du mur épais à l'époque romane*, dans: Bulletin monumental, XCVIII, 1939, 154ss., et: *The resistance to Chartres in early XIIIth century architecture*, dans: Journal of the British archaeological Association, 3e série, XX–XXI, 1957–1958, 35ss. Voir aussi P. Héliot, *Les antécédents et les débuts des coursières anglo-normandes et rhénanes*, dans: Cahiers de civilisation médiévale, II, 1959, 429ss.

[2] P. Héliot, *Du carolingien au gothique: l'évolution de la plastique murale dans l'architecture religieuse du Nord-Ouest de l'Europe (IXe–XIIIe s.)*, dans: Mémoires présentés... à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, XV, 2e partie, 1966, 42–44, 50–51, 55–56, 71–80 et 89–90.

[3] P. Héliot, *La cathédrale de Cefalu... et les galeries murales dans les églises romanes du Midi*, 2e partie, dans: Arte lombarda, XI, 1966, 9ss., et: *Les coursières et les passages muraux dans les églises du Midi de la France, de l'Espagne et du Portugal aux XIIIe et XIVe siècles*, dans: Anuario de estudios medievales (à paraître).

[4] P. Héliot, *Les églises de l'abbaye de Notre-Dame à Soissons et l'architecture romane dans le Nord de la France capétienne*, dans: Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art (à paraître).

[5] P. Héliot, *La cathédrale de Tournai et l'architecture du Moyen Age*, ibid., XXX–XXXIII, 1962–1964, 19, 22 et 68ss.

[6] Ibid., 39, 79–84 et 92ss.

[7] Le croisillon nord, très endommagé et très remanié, n'en porte actuellement aucune trace.

[8] Voir en dernier lieu Héliot, *Coursières dans les églises du Midi*, op. cit.

[9] P. Héliot, *Remarques sur l'abbatiale de St-Germer*, dans: Bulletin monumental, CXIV, 1956, 86–91 et 97–100; A. Besnard, *L'église de St-Germer-de-Fly (Oise) et sa Ste-Chapelle*, Paris 1913, 21 et 23; E. Gall, *Die gotische Baukunst in Frankreich und Deutschland*, 2e éd., Brunswick 1955, fig. des p. 159, 163 et 363.

[10] Cf. J. Steppe, *Een binnenzicht van de voormalige St-Donaaskerk te Brugge oop een schilderij van Memling*, dans: Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites, IV, 1953, 188, 190–192 et 196.

[11] Cf. P. Héliot, *La diversité de l'architecture gothique à ses débuts en France*, dans: Gazette des beaux-arts, 1967, I, 278–279.

[12] Voir P. Héliot, op. cit., 278, et: *La façade de la cathédrale de Tournai*, dans: Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites, XIV, 1963, 292–295.

[13] Tournai ne saurait entrer en ligne de compte à cause des imposantes dimensions de son faux déambulatoire et de la lourdeur de ses colonnes.

[14] Cf. G. Webb, *Ely cathedral*, Londres 1950, p. 4 et fig. 23.

[15] L. Broche, *La cathédrale de Laon*, Paris 1926, 22 et 42–46. Cette disposition insolite ne subsiste intégralement que dans le croisillon nord. On l'a mutilée dès le XIVe siècle dans le croisillon d'en face, lorsqu'on perça la grande fenêtre de style rayonnant que nous y voyons aujourd'hui.

[16] Héliot, *Diversité de l'architecture gothique*, op. cit., fig. de la p. 279; L. Demaison, *Reims: église St-Remi*, dans: Congrès archéologique de France, LXXVIII, 1911, fasc. I, 91–92; E. Lefèvre-Pontalis, *L'origine des arcs-boutants*, ibid., LXXXII, 1919, 379–380.

[17] P. Héliot, *Les origines et les débuts de l'abside vitrée (XIe–XIIIe s.)*, dans: Wallraf-Richartz-Jahrbuch, XXX, 1968, 90ss. Sur la chapelle de la Vierge à St-Remi voir Demaison, op. cit., 87, et: P. Héliot, *Les églises de Cuis, de Rieux et les passages muraux*

dans l'architecture gothique de Champagne, dans: Mémoires de la Société d'agriculture... de la Marne, LXXXII, 1967, 139–140.

18 Cf. HÉLIOT, *Diversité*, op.cit., 283–284.

19 HÉLIOT, ibid., fig. 11 et p. 282, et: *Du carolingien au gothique*, op.cit., 73; J. BONY, *French influences on the origins of English Gothic architecture*, dans: Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, XII, 1949, pl. 4a.

20 HÉLIOT, *Diversité*, op.cit., fig. 12; BONY, op.cit., pl. 9a, et: *Resistance to Chartres*, op.cit., pl. 26 (3).

21 P. HÉLIOT, *Du carolingien au gothique*, op.cit., 74, et: *Les œuvres capitales du gothique français primitif et l'influence de l'architecture anglaise*, dans: Wallraf-Richartz-Jahrbuch, XX, 1958, 85–97 et 107–108.

22 CH. SEYMOUR, *Notre-Dame of Noyon in the XIIth century*, New Haven 1939, 119ss.

23 R. BRANNER, *The transept of Cambrai cathedral*, dans: Gedenkschrift E. Gall, Munich/Berlin 1965, 75.

24 E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Soissons*, dans: Congrès archéologique de France, LXXVIII, 1911, fasc. I, p. 327.

25 L'emploi de l'arc-boutant externe rendait d'ailleurs inutile le maintien à ce niveau du mur épais, qui avait pour mission principale de contenir la poussée des voûtes hautes.

26 St-Léger de Soissons, cathédrale de Châlons-sur-Marne, abbatiale d'Essomes, Notre-Dame de Dijon. On retrouve cette coursière jusqu'autour du chœur de Notre-Dame-de-Paradis à Hennebont, œuvre d'entre 1513 et 1524 où manque cependant le triforium; cf. G. DUHEM, *Les églises de France: Morbihan*, Paris 1932, fig. des p. 62 et 65.

27 Cathédrales de Bourges, Reims, Amiens, Tournai (chœur), Rouen, Metz, Cologne, Clermont-Ferrand et Bordeaux (chœur); abbatiales d'Orbais, St-Pierre de Chartres et St-Denis; St-Lomer de Blois (nef), collégiale de St-Quentin, St-Sauveur de Redon (chœur), St-Ouen de Rouen etc.

28 Voir tout d'abord BONY, *Resistance to Chartres*, op.cit., 35ss. Citons ensuite quelques études régionales. Sur la Flandre et Tournai: P. ROLLAND, *La technique normande du mur évidé et l'architecture scaldienne*, dans: Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art, X, 1940, 175ss. Sur la Champagne: HÉLIOT, *Les églises de Cuis...*, op.cit., 136ss. Sur la Bourgogne: R. BRANNER, *Burgundian Gothic Architecture*, Londres 1960, *passim*. J'ai en outre étudié l'évolution des absides à passages dans *Les origines de l'abside vitrée*, op.cit., 90ss.

29 Il est juste de rappeler qu'E. LEFÈVRE-PONTALIS a depuis longtemps signalé et très brièvement étudié en deux articles les coursières et passages muraux: *L'architecture gothique dans la Champagne méridionale au XIIIe et au XVIe siècles*, dans: Congrès archéologique de France, LXIX, 1902, 292–294, et: *Les caractères distinctifs des écoles gothiques de la Champagne et de la Bourgogne*, ibid., LXXIV, 1907, 550, 551, 554 et 556–558.

30 FR. SALET, *La Madeleine de Troyes*, ibid., CXIII, 1955, 142–143; BRANNER, op.cit., 34–35.

31 C. MARTIN, *St-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, Genève 1910, 63–65, 76 et 77; D. ARGAUD, *St-Pierre de Genève: étude sur les influences françaises aux XIIe et XIIIe siècles*, dans: Actes du congrès national des sociétés savantes, Lyon 1964, 379, 380 et 383. Sur la chronologie de l'édifice: L. BLONDEL, *St-Pierre-ès-Liens, cathédrale de Genève*, dans: Congrès archéologique de France, CX, 1952, 163. On refit les coursières et les fenêtres hautes de la nef au XVe siècle.

32 E. BACH, L. BLONDEL et A. BOVY, *La cathédrale de Lausanne*, Bâle 1944, 81, 86 et 88; BONY, op.cit., 47–49. Sur la chronologie de l'édifice: M. GRANDJEAN, *A propos de la construction de la cathédrale de Lausanne (XIIe–XIIIe s.): notes sur la chronologie et les maîtres d'œuvre*, dans: Genava, nouv. série, XI, 1963, 261ss.

33 BRANNER, op.cit., 93, 109 et 110.

34 HÉLIOT, op.cit., 130 et 131.

35 P. HÉLIOT, *Les églises de Servon, Villeneuve-le-Comte, Vaudoy et leur famille monumentale dans la Brie au XIIIe siècle*, dans: Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, 1966, 59–60, et: *Remarques sur les églises briardes du XIIIe siècle à propos de celles de Servon, Villeneuve-le-Comte et Vaudoy*, dans: Provins et sa région, nº 123, 1969, 40, 41 et 46.

36 BRANNER, op.cit., 73, 74 et 176; J. VALLERY-RADOT, *L'église de St-Seine-l'Abbaye*, dans: Congrès archéologique de France, XCI, 1928, 158–159.

37 L. BÉGULE, *Antiquités et richesses d'art du département du Rhône*, Lyon 1925, 105.

38 SEYMOUR, *Notre-Dame of Noyon*, op.cit., 142.

39 BRANNER, 34, 35 et 188; SALET, op.cit., 141–143.

40 Mise DE MAILLÉ, *L'église de Donnemarie-en-Montois*, dans: Bulletin monumental, LXXXVII, 1928, 10 et 13.

41 BACH-BLONDEL-BOVY, loc.cit.; GRANDJEAN, loc.cit.; BONY, loc.cit.

42 MARTIN, op.cit., 90; ARGAUD, op.cit., 379–384; BLONDEL, loc.cit.

43 BRANNER, 84–86, 147 et 148; M. AUBERT, *Lyon: cathédrale*, dans: Congrès archéologique de France, XCVIII, 1935, 71 et 73; L. BÉGULE, *La cathédrale de Lyon*, Paris 1911, fig. des p. 39, 43, 47 et 49.

44 W. DEONNA et E. RENARD, *L'abbaye d'Abondance en Haute-Savoie*, Genève 1912, 39; M. GRANDJEAN, *Cathédrale de Lausanne et abbatiale d'Abondance*, dans: Nos monuments d'art et d'histoire, XIII, 1962, 35–36; R. OURSEL, *L'abbatiale d'Abondance en Chablais*, dans: Vallesia, IX, 1954, 186; M. DUMOLIN, *L'abbaye d'Abondance en Chablais*, dans: Bulletin monumental, XC, 1931, 231–235. Je remercie vivement M. GRANDJEAN de m'avoir révélé l'existence de sa brève, mais substantielle étude.

45 J. DE FONT-RÉAULX, *Romans*, dans: Congrès archéologique de France, LXXXVI, 1923, 152 et 154; F. VERNET, *La collégiale St-Barnard, Romans*, Lyon 1941, fig.; HÉLIOT, *Coursières dans les églises du Midi*, op.cit.

46 J. DE FONT-RÉAULX, *St-Antoine-en-Viennois*, dans: Congrès, op.cit., 168–171; H. DIJON, *L'église abbatiale de St-Antoine en Dauphiné*, Grenoble/Paris 1902, 276; HÉLIOT, op.cit.

47 BRANNER, 43, 44, 50–54 et 106–108.

48 Ibid., 47, 48, 50–54, 128 et 129; M. ANFRAY, *La cathédrale de Nevers et les églises gothiques du Nivernais*, Paris 1964, 62–64.

49 BRANNER, 59, 60, 132 et 133; CH. OURSEL, *L'église Notre-Dame de Dijon*, Paris 1938, 34ss., 45 et 49.

50 BRANNER, 57, 135 et 136; P. QUARRÉ, *La Ste-Chapelle de Dijon, siège de l'ordre de la Toison d'Or*, [catalogue de l'exposition], Musée de Dijon, 1962, 7 et 32; J. D'ARBAUMONT, *Essai historique sur la Ste-Chapelle de Dijon*, dans: Mémoires de la Commission des antiquités... de la Côte-d'Or, VI, 1861–1864, p. 90 et pl. 3. La chronologie de l'édifice est encore très incertaine. Les travaux de construction se poursuivirent jusqu'au début du XVIe siècle. Je crois qu'ils avaient commencé par le chevet après 1214. HÉLIOT, *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 125, n. 54.

51 BRANNER, pl. 22b.

52 Ibid., 64, 98, 99, 124 et 125; A. SALIS, *Cathédrale St-Vincent de Chalon-sur-Saône*, Chalon 1965, fig.

53 BRANNER, 70, 71, 98, 99 et 157–159; ANFRAY, op.cit., 46 et 50.

54 BRANNER, 93, 109 et 110; CH. OURSEL, *Notre-Dame d'Auxonne*, Auxonne 1957, 9.

55 BRANNER, 97, 98, 133 et 134; V. FLIPO, *La cathédrale de Dijon*, Paris 1928, 42, 43 et 49–51.

56 HÉLIOT, *Les églises de Servon...*, op.cit., 69, n. 34, et 72.

57 A. CARLIER, *L'église de Rampillon*, Paris 1930, 27.

58 L. DEVLIEGHER, *De opkomst van de kerkelijke gotische bouwkunst in West-Vlaanderen gedurende de XIIIe eeuw*, 1re partie, dans: Bulle-

tin de la Commission royale des monuments et des sites, V, 1954, 271–272; 2e partie, ibid., VII, 1956, 72.

59 HÉLIOT, *Les églises de Cuis...*, op.cit., 138–139.

60 CH.-H. BESNARD, *L'église de Boult-sur-Suippe*, dans: Congrès archéologique de France, LXXVIII, 1911, fasc. II, 176ss.; H. JADART et L. DEMAISON, *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims: canton de Bourgogne*, I, Reims 1911, 147ss.

61 M. THIBOUT, *Chennevières-sur-Marne*, dans le Congrès archéologique de France, CIII, 1944, 18ss.

62 BRANNER, op.cit., 79, 80, 173 et 174; Y. BRUAND, *Eglise de St-Père-sous-Vézelay*, dans: Congrès archéologique de France, CXVI, 1958, 254, 255 et 257.

63 BRANNER, 76, 77, 159 et 160; ANFRAY, op.cit., 129.

64 BRANNER, 76, 77, 164 et 165; ANFRAY, 81.

65 FR. SALET, *L'église St-Pierre de Tonnerre*, dans: Congrès, op.cit., 219.

66 VALLERY-RADOT, *L'église de St-Seine*, op.cit., 164, 165 et 168.

67 P. HÉLIOT, *La suppression du triforium au début de la période gothique*, dans: Revue archéologique 1964, I, 131ss., surtout 147–153 et 157–162. On retrouve la formule jusque dans le croisillon nord de la cathédrale de Maillezais en Bas-Poitou, bâti au XIVe siècle; cf. R. CROZET, *Maillezais*, dans: Congrès archéologique de France, CXIV, 1956, 90.

68 BRANNER, 74, 75 et 121; J. VALLERY-RADOT, *Bourges: église St-Pierre-le-Guillard*, dans: Congrès archéologique de France, XCIV, 1931, 23, 24, 28 et 29; R. GAUCHERY et M. RANJARD, *Les travaux de l'église St-Pierre-le-Guillard à Bourges et sa consolidation*, dans: Les monuments historiques de la France, nouv. série, VII, 1961, 51–52.

69 BRANNER, 66–68, 75, 179 et 180; HÉLIOT, op.cit., 149.

70 BRANNER, 78, 79, 130 et 131.

71 Ibid., 75, 76, 166 et 167.

72 Ibid., 80, 81 et 195; E. LEFÈVRE-PONTALIS, *L'église de Villeneuve-sur-Yonne*, dans: Congrès archéologique de France, LXXIV, 1907, 657 et 664.

73 FR. SALET, *L'église de Mussy-sur-Seine*, ibid., CXIII, 1955, 321–322; BRANNER, 99 et 156; HÉLIOT, *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 119.

74 BRANNER, 100 et 175; FR. DESHOULIÈRES, *Les églises de France: Cher*, Paris 1932, 236 et 237.

75 CHAN. CH. DEMENTHON, *La cathédrale de Belley: histoire et description*, Paris/Lyon 1916, 58ss., 287ss., 396 et 397.

76 J. VALLERY-RADOT, *L'église St-Florentin à St-Florentin*, dans: Congrès, op.cit., 424.

77 BRANNER, 87, 88 et 172; J. VALLERY-RADOT, *St-Julien-du-Sault*, dans: Congrès archéologique de France, CXVI, 1958, 362. En réalité c'est une pseudo-coursière car elle ne traverse pas les piles.

78 R. TOURNIER, *L'ancienne abbatiale St-Paul de Besançon*, dans: Bulletin monumental, CXII, 1954, 181–183.

79 J. VALLERY-RADOT, *Toul*, dans: Congrès archéologique de France, XCVI, 1933, 242; HÉLIOT, *Suppression du triforium*, op.cit., 158–161.

80 A. BOINET, *Metz*, dans: Congrès archéologique de France, LXXXIII, 1920, 57; M. GROSDIDIER DE MATONS, *A travers Metz: l'abbaye et l'église St-Vincent*, dans: Le pays lorrain, nouv. série, III, 1934, 264–267; F. X. KRAUS, *Kunst und Alterthum in Lothringen*, Strasbourg 1889, 634ss.; P. HÉLIOT, *Suppression du triforium*, op.cit., 161, et: *Eglises françaises de l'Est et du Midi influencées par l'art médiéval aux XVIIe et XVIIIe siècles*, dans: Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, 1956, 222–223.

81 M. DUMOLIN, *Avioth*, dans: Congrès, op.cit., 1933, 452 et 455; H. REINERS et W. EWALD, *Kunstdenkmäler zwischen Maas und Mosel*, Munich 1921, 226.

82 J. LAURENT, *Les Riceys*, dans: Congrès archéologique de France, CXIII, 1955, 340–341.

83 G. DURAND, *St-Riquier*, dans: La Picardie historique et monumentale, IV, Amiens/Paris 1907–1911, 248ss., et: *L'église de St-Riquier*, Paris 1933, 32ss. et 40ss. On avait commencé l'édifice vers 1260–1290, puis on avait interrompu les travaux pendant plus de cent cinquante ans. Les croisillons se plièrent dès le XIIIe siècle à l'élévation à deux étages qu'on devait respecter dans la suite, mais nous ne savons si la pseudo-coursière fut à l'origine dotée d'une balustrade (HÉLIOT, op.cit., 162–163).

84 HÉLIOT, op.cit., 163 et 165, et: *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 94–101.

85 E. DHANENS, *Inventaris van het kunstpatrimonium van Oostvlaanderen, V: St-Baafskathedraal, Gent*, Gand 1965, p. 45 et phot. 52–53; VERHAEGEN, *Les églises de Gand*, Bruxelles 1937–1938, I, p. 28, pl. 63, 64, 67 et 68.

86 V. NODET, *L'église de Brou*, Paris 1925 26.

87 HÉLIOT, *Les églises de Cuis, de Rieux...*, op.cit., 135.

88 R. BRANNER, *La cathédrale de Châlons-sur-Marne et l'architecture gothique de Champagne au XIIIe siècle*, dans: Mémoires de la Société d'agriculture... de la Marne, LXXX, 1965, 114–115.

89 P. HÉLIOT, *Deux églises champenoises méconnues: les abbatiales d'Orbais et d'Essomes*, ibid., 105.

90 P. HÉLIOT, *L'église de St-Amand-sur-Fion et les absides vitrées des XIIe et XIIIe siècles*, dans: Annales de l'Est, 1965, 117.

91 FR. SALET, *St-Urbain de Troyes*, dans: Congrès, op.cit., 1955, 102–104; HÉLIOT, *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 110–111.

92 Cf. L. SERBAT, *Quelques églises anciennement détruites du Nord de la France*, dans: Bulletin monumental, LXXXVIII, 1929, 401 et 415; R. BRANNER, *St. Louis and the Court style in Gothic architecture*, Londres 1965, 23 et 28.

93 Plan et dates dans P. HÉLIOT, *Les églises du Moyen Age dans le Pas-de-Calais*, dans: Mémoires de la Commission départ. des monuments historiques du Pas-de-Calais, VII, 1951–1953, 195 et 350.

94 BRANNER, op.cit., 40, 51 et 52; L. HACKER-SÜCK, *La Ste-Chapelle de Paris et les chapelles palatines du Moyen Age en France*, dans: Cahiers archéologiques, XIII, 1962, 238–239.

95 BRANNER, op.cit., 49.

96 Y. SJÖBERG, *St-Sulpice-de-Favières*, dans: Congrès archéologique de France, CIII, 1944, 256–257; BRANNER, op.cit., 174; HÉLIOT, *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 116–117.

97 L. SERBAT, *Les monum. du Calvados*, dans: Congrès archéologique de France, LXXV, 1908, fasc. I, 36–38.

98 M. AUBERT, *Rouen: la cathédrale*, ibid., LXXXIX, 1926, 37 et 42; G. LANFRY, *Les cahiers de Notre-Dame de Rouen: la cathédrale après la conquête de la Normandie...*, Rouen 1960, fig. p. 73. La coursière fut interrompue en maints endroits à l'occasion de remaniements apportés à l'édifice.

99 SERBAT, op.cit., 290–291.

100 R. GOBILLOT, *La cathédrale de Sées*, Paris 1937, 42.

101 J. VALLERY-RADOT, *La cathédrale de Bayeux*, Paris 1922, 62–65, et 2e éd., Paris 1958, 41–42.

102 R. BRANNER, *Westminster abbey and the French Court style*, dans: Journal of the Society of architectural historians, XXIII, 1964, 4 et 6; G. WEBB, *Architecture in Britain: the Middle Ages*, Harmondsworth 1956, 113; *Royal Commission on historical monuments . . .: inventory on the historical monuments in London*, I, Londres 1924, 35, 36, 38–42, 44, 47–50 et 53.

103 BRANNER, *Burgundian architecture*, op.cit., 42–44 et 106–108.

104 Ibid., 48, 51–53, 128 et 129; ANFRAY, *La cathédrale de Nevers*, op.cit., 63–65.

105 BRANNER, op.cit., 56, 58, 59, 132 et 133; OURSEL, *Notre-Dame de Dijon*, op.cit., 45–48, 52 et 53.

106 BRANNER, 69, 182 et 183; Y. BRUAND, *Eglise St-Jean de Sens*, dans: Congrès archéologique de France, CXVI, 1958, 390.

107 BRANNER, op.cit., 183.

108 Ibid., 69, 70, 157 et 159; ANFRAY, op.cit., 47 et 48.

109 BRANNER, op.cit., 80, 81 et 195; LEFÈVRE-PONTALIS, *L'église de Villeneuve-sur-Yonne*, op.cit., 658–660 et 669.

110 BRANNER, op.cit., 81 et 190; ANFRAY, op.cit., 71.

111 HÉLIOT, op.cit., 119; BRANNER, op.cit., 94, 177 et 178; A. COLOMBET, *St-Thibault: l'église et ses œuvres d'art*, 2e éd., Dijon 1967, 20; M. AUBERT, *St-Thibault*, dans: Congrès archéologique de France, XCI, 1928, 253–255.

112 BRANNER, op.cit., 65, 124 et 125; P. GRAS, *Les anciennes chapelles de la cathédrale St-Vincent*, dans: Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, XXXI, 1945, 25–26. Je remercie vivement M. GRAS d'avoir pris la peine de préciser en ma faveur les indications puisées dans ces ouvrages.

113 HÉLIOT, op.cit., 101, et: *Suppression du triforium*, op.cit., 153–155; R. TOURNIER, *La cathédrale de Besançon*, Paris 1967, 37, 38 et 52, pl. 4, 6, 12 et 19.

114 HÉLIOT, op.cit., 113–114; VALLERY-RADOT, *Toul*, op.cit., 236–238, 240 et 245.

115 J. VALLERY-RADOT, dans: M. AUBERT, *La cathédrale de Metz*, Paris 1931, 123, 131, 138–140 et 143–144.

116 HÉLIOT, op.cit., 114 et 116; BOINET, *Metz*, op.cit., 56ss.; GROSDIDIER DE MATONS, *A travers Metz*, op.cit., 264–265; KRAUS, *Kunst in Lothringen*, op.cit., 634ss.

117 VALLERY-RADOT, *Toul*, op.cit., 260 et 262–266.

118 A. PHILIPPE, *St-Nicolas-de-Port*, dans: Congrès archéologique de France, XCVI, 1933, 280–282, 284 et 287.

119 CH. AIMOND, *L'église prieurale et paroissiale Notre-Dame de Bar-le-Duc*, Bar-le-Duc 1958, 35; FR. DESHOULIÈRES, *Bar-le-Duc: église Notre-Dame*, dans: Congrès, op.cit., 1933, 326.

120 FR. DESHOULIÈRES, *St-Dié*, dans: Congrès, op.cit., 173–174.

121 A. PHILIPPE, *Epinal*, ibid., 119, et: *L'église St-Maurice d'Epinal*, Paris 1910, 26–27.

122 DEMAISON, *Reims*, op.cit., 50ss.; HACKER-SÜCK, *La Ste-Chapelle et les chapelles palatines*, op.cit., 235–237.

123 CHAN. E. CHARTRAIRE, *La cathédrale de Sens*, Paris 1921, 106.

124 Il s'agit ici du chœur gothique et non des parties romanes.

125 E. LEFÈVRE-PONTALIS, *L'église de Chars*, dans: Bulletin monumental, LXV, 1901, 27, et: *L'origine des arcs-boutants*, dans: Congrès archéologique de France, LXXXII, 1919, 387.

126 HÉLIOT, *Eglises champenoises méconnues*, op.cit., 95–96.

127 P. HÉLIOT et G. JOUVEN, *L'église St-Pierre de Chartres et l'architecture du Moyen Age* (à paraître).

128 G. GILLARD, *Gallardon: son église paroissiale, ses chapelles*, dans: Archives du diocèse de Chartres, IV, 1899, p. 30 et pl. 16; A. DE BAUDOT et A. PERRAULT-DABOT, *Archives de la Commission des monuments historiques*, Paris 1898–1903, III, pl. 34–35.

129 E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Braine*, dans: Congrès archéologique de France, LXXVIII, 1911, fasc. I, p. 437.

130 Cf. HÉLIOT, *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 101–103. Je rappelle que les déambulatoires et chapelles rayonnantes de la cathédrale de Châlons et de Saint-Jacques à Compiègne furent ajoutés après coup.

131 LEFÈVRE-PONTALIS, *Soissons*, op.cit., 346–347.

132 BRANNER, *Burgundian architecture*, op.cit., 56–58, 132 et 133; OURSEL, *Notre-Dame de Dijon*, op.cit., 63.

133 G. MAILLET, *La cathédrale de Châlons-sur-Marne*, Paris 1946, 55.

134 E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Eglise de Taverny*, dans: Congrès archéologique de France, LXXXII, 1919, 50ss.

135 HÉLIOT, *Eglises champenoises méconnues*, op.cit., 105 et 108.

136 J. PHILIPPOT, *Monographie de l'église St-Jacques de Compiègne*, Paris/Compiègne 1931, 70–71.

137 HÉLIOT, *Les églises de Servon, Villeneuve-le-Comte, Vaudoy...*, op.cit., 64–65, et: *Remarques sur les églises briardes*, op.cit., 45 et 47.

138 HÉLIOT, *L'église de St-Amand*, op.cit., 116.

139 J. MASSON, *La Chapelle-sur-Crécy*, dans le Congrès archéologique de France, CIII, 1944, 62; A. BARRAULT, *L'église de la Chapelle-sur-Crécy*, Crécy-en-Brie 1961, fig. de la p. 47.

140 SJÖBERG, *St-Sulpice-de-Favières*, op.cit., 263; HÉLIOT, *Origines de l'abside vitrée*, op.cit., 116–117.

141 A. BRAY, *Les églises de Moret et de Gretz*, dans: Bulletin monumental, LXXXVIII, 1929, 444.

142 Mise DE MAILLÉ, *Eglise de Donnemarie*, op.cit., 28.

143 HÉLIOT, op.cit., 111.

144 Ibid., 104 et 106. On trouve des coursières semblables aux étages supérieurs du chevet à l'abbatiale brabançonne de Villers-la-Ville, érigé vers 1208–1217 ou 1230 dans un style étroitement apparenté à celui de la région de Soissons et de Reims (ibid., 103–104).

145 HÉLIOT, *Les églises de Servon...*, op.cit., 75.

146 L. RÉGNIER, *L'église de Vétheuil*, dans: Mémoires de la Société historique et archéologique de... Pontoise et du Vexin, XXIX, 1909, 165, 168 et 169.

147 BRANNER, op.cit., 129; SALIS, *Cathédrale de Chalon*, op.cit., 8.

148 HÉLIOT, *L'église de St-Amand*, loc.cit., 116.

149 DHANENS, *Inventaris van Oostvlaanderen*, op.cit., III, *St-Niklaaskerk, Gent*, Gand 1960, 47–48; VERHAEGEN, *L'église St-Nicolas de Gand*, dans: Bulletin monumental, XCVI, 1937, 169–170. Voir *infra* la n. 188.

150 HÉLIOT, *La cathédrale de Tournai*, op.cit., 19, 22, 39, 68–75, 84 et 92–95. J'apporte ici des amendements au texte que j'ai rédigé pour cet ouvrage.

151 VERHAEGEN, *Les églises de Gand*, op.cit., II, p. 48–49 et pl. 55.

152 DHANENS, *Inventaris*, Op.cit., III, 36 et 39; VERHAEGEN, *St-Nicolas de Gand*, op.cit., 146, 156 et 163. Voir *infra* la n. 188.

153 PH. DES FORTS, *Doullens: église St-Pierre*, dans: Congrès archéologique de France, XCIX, 1936, 141–142, et: *Ville et canton de Doullens*, dans: *La Picardie historique et monumentale*, V, Amiens/Paris 1912–1914, 7; G. DURAND, *Eglise St-Pierre de Doullens*, dans: Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie, série in-8o, XXIX, 1887, 580–582.

154 L. DEVLIEGHER, *Opkomst van de kerkelijke bouwkunst in West-Vlaanderen*, 1re partie, Bulletin de la Commission..., V, 223, et 2e partie, ibid., VII, 74; H. HOSTE, *Damme*, Anvers 1956, fig. 48.

155 DEVLIEGHER, op.cit., 1re partie, 246, et 2e partie, 74.

156 R. MAERE, *Notes sur quelques églises de style scaldisien de la Flandre Orientale*, dans: Annales de la Fédération historique et archéologique de Belgique, congrès de Gand, 1913, III, 13–14; J. DE BORCHGRAVE D'ALTENA, *L'église Notre-Dame-de-Pamele à Audenarde*, dans: Congrès archéologique de France, CXX, 1962, fig. des p. 150–151. Sur la date du début des travaux et l'architecte Arnoul de Binche: A. VERPLAETSE, *Het opschrift van de O.-L.-Vrouwkerk te Pamele-Oudenaarde*, dans: Miscellanea J. Duverger, Gand 1968, 555ss.

157 HÉLIOT, *Eglises du Moyen Age dans le Pas-de-Calais*, op.cit., 102, n. 45, et 420, pl. 7 et 26.

158 VALLERY-RADOT, dans AUBERT, *La cathédrale de Metz*, op.cit., 157.

159 P. ROLLAND, *Les églises paroissiales de Tournai*, Bruxelles 1936, p. 23, pl. 57 et 59.

160 Ibid., p. 16, pl. 24, 25, 28, 34 etc.

161 P. ROLLAND, *L'église St-Quentin à Tournai*, dans le Recueil de travaux archéologiques en liaison avec la restauration du pays, VI, 1946, 16, 33 et 48.

162 BRANNER, *Burgundian architecture*, op.cit., 84, 147 et 148; BONY, *Resistance to Chartres*, op.cit., 44; AUBERT, *Lyon: cathédrale*, op.cit., 86–87.

163 N. et J.-P. THIOLLIER, *Montbrison*, dans: Congrès archéologique de France, XCVIII, 1935, 234–236; A. CHAGNY, *Notre-Dame de Montbrison*, Lyon 1962, 8–10.

164 L. BÉGULE, *L'église St-Maurice, ancienne cathédrale de Vienne*, Paris 1914, 46, 48 et 50; FR. DESHOULIÈRES, *Cathédrale St-Maurice de Vienne*, dans: Congrès archéologique de France, LXXXVI, 1923, 118. Sur la chronologie: J. VALLERY-

RADOT, *L'ancienne cathédrale St-Maurice de Vienne des origines à la consécration de 1251*, dans: Bulletin monumental, CX, 1952, 309 et 311.

165 BRANNER, op. cit., 91, 92 et 149.

166 HÉLIOT, op. cit., 102, n. 44, et 420.

167 DEVLIEGHER, *Opkomst...* cit., 1re partie, 246, et 2e partie, 73–74.

168 Ibid., 1re partie, fig. 14, et 2e partie, p. 74.

169 MAERE, loc. cit.; DE BORCHGRAVE D'ALTENA, op. cit., fig. des p. 149–151.

170 DEVLIEGHER, op. cit., 1re partie, 260–261, et 2e partie, 74.

171 Ibid., 2e partie, 74.

172 Ibid., 1e partie, 211, et 2e partie, 74.

173 L. DEVLIEGHER, *De St Bavokerk te Aardenburg*, dans: Bulletin van de Konink. nederlandse oudheidkundige Bond, 6e série, IX, 1956, col. 202; VERHAEGEN, *L'église St-Bavon d'Aardenburg*, dans: Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art, VII, 1937, 322.

174 DEVLIEGHER, *Opkomst...*, 1re partie, 269–270, et 2e partie, 72–73.

175 A. MÄKELT, *Mittelalterliche Landkirchen aus dem Entstehungsgebiete der Gotik*, Berlin 1906, 90ss.; M. HOLLANDE, *Sur les routes de Champagne*, Reims 1959, 409–410; E. MOREAU-NÉLATON, *Les églises de chez nous: arrond. de Château-Thierry*, Paris 1913, II, 457ss., et III, 464.

176 BRANNER, op. cit., 114–116; A. COLOMBET, *Quelques particularités de l'église de Bèze*, dans: Mémoires de la Commission des antiquités... de la Côte-d'Or, XXIV, 1955–1958, 166 et 169.

177 FR. MÉMOIRE-MARIE, *La chronologie de la cathédrale de Tournai*, dans: Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique, congrès de Tournai, 1949, II, 547–548; P. HÉLIOT, *Les parties romanes de la cathédrale de Tournai...*, dans: Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art, XXV, 1956, 16, n. 1; J. WARICHEZ, *La cathédrale de Tournai*, Bruxelles 1934–1935, I, pl. 7 et 104. Ici les deux coursières ne s'ouvrent par exception sur la lanterne qu'à travers quelques arcades très espacées, et les quatre branches de la coursières inférieure ne se rejoignent pas. Sur la date: HÉLIOT, *La cathédrale de Tournai*, op. cit., 51, 52 et 87, fig. 35.

178 ROLLAND, *L'église St-Quentin à Tournai*, op. cit., 24, 26 et 50.

179 ROLLAND, *Eglises paroissiales de Tournai*, op. cit., 17.

180 BROCHE, *La cathédrale de Laon*, op. cit., 40, 42, 43 et 94; E. LAMBERT, *La cathédrale de Laon*, dans: Gazette des beaux-arts, 1926, I, 371; LEFÈVRE-PONTALIS, *Braine*, op. cit., 431 et 438; TH. H. KING, *Etudes pratiques tirées de l'architecture et des arts du Moyen Age*, Londres 1869, I, pl. 1, 2 et 5.

181 F. DE SMIDT, *De restauratie van de St-Niklaastoren te Gent: archeologische studie*, Bruxelles 1967, 52, 125ss., 186ss. et 287.

182 BACH-BLONDEL-BOVY, *La cathédrale de Lausanne*, op. cit., 86–87; J. VALLERY-RADOT, *Introduction à l'histoire des églises de la Suisse romande des origines au milieu du XIIIe siècle*, dans: Congrès archéologique de France, CX, 1952, 38.

183 Les dispositions anciennes de cette tour, rebâtie au siècle dernier, sont incertaines (OURSEL, *Notre-Dame de Dijon*, op. cit., 48ss.).

184 HÉLIOT, *Coursières et passages muraux du Midi*, op. cit.

185 Cf. P. HÉLIOT, *Triforiums et coursières dans les églises gothiques de Bretagne et de Normandie*, dans: Annales de Normandie, 1969, 152–153.

186 On a parfois surévalué leur nombre. Ainsi Marcel Aubert assurait voici quelque quinze ans, à propos du passage rémois, qu'on en voyait encore «dans beaucoup d'églises champenoises» (Congrès archéologique de France, CXIII, 1955, 278). En réalité je n'en connais pas plus de sept exemplaires dans cette province. Je regrette à cette occasion de n'avoir rien à dire de trois églises érigées dans le Rémois au XIIIe siècle, mais depuis longtemps détruites et dont les détails nous échappent: le chœur de la collégiale St-Symphorien de Reims, les grandes abbatiales de St-Nicaise à Reims et de St-Thierry.

187 Je ne fais pas entrer ici en ligne de compte la coursière haute à ciel ouvert, montée sur un retrait du mur au-dessus du triforium, mais seulement la coursière ménagée à l'intérieur d'un mur uniformément épais.

188 J'exprime ma vive reconnaissance au Service des monuments historiques vaudois et au Musée du Vieux Genève, auxquels je dois trois des photographies de cet article.
Le Fr. F. DE SMIDT vient de publier un volume qui complète notre connaissance de St-Nicolas de Gand: *De St-Niklaaskerk te Gent, archeologische studie*, Bruxelles 1969. Il date la nef du début du XIIIe siècle, le transept et le chœur (dans son premier état) des second et troisième quarts du siècle. Il confirme l'existence de la coursière basse des bas-côtés du chœur (p. 165, 190, 197 et 333, fig. 77, 78, 80, 81 etc.) et de la coursière haute des nef, croisillons et chœur (p. 133, 139, 149 159, 160, 173–175, 180, 193 et 332, fig. 31–33, 78–81 etc.)

PROVENANCE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1, 2, 5, 10, 13, 14, 16, 19, 22, 23: Arch. phot., Paris.
Fig. 3: Musée du Vieux Genève.
Fig. 4, 24: Monum. d'art et d'histoire de la Suisse.
Fig. 6, 9, 11, 12: P. Héliot, Paris.
Fig. 7, 15, 20: E. Lefèvre-Pontalis, Paris.
Fig. 8: Bildarchiv Foto Marburg.
Fig. 17, 18, 21: A.C.L. Bruxelles.